

CONTRIBUTION
A LA
LEXICOGRAPHIE
FRANÇAISE

D'APRÈS DES SOURCES RABBINIQUES

PAR

DAVID SIMON BLONDHEIM

(Extrait de la *Romania*, t. XXXIX).

DISSERTATION SUBMITTED TO THE BOARD OF UNIVERSITY STUDIES
OF THE JOHNS HOPKINS UNIVERSITY
IN CONFORMITY WITH THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF DOCTOR OF PHILOSOPHY
JUNE, 1910.



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (6^e)

1910

Diss. Baltimore.

CONTRIBUTION
A LA
LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

CONTRIBUTION
A LA
LEXICOGRAPHIE
FRANÇAISE

D'APRÈS DES SOURCES RABBINIQUES

PAR

DAVID SIMON BLONDHEIM

(Extrait de la *Romania*, t. XXXIX).

DISSERTATION SUBMITTED TO THE BOARD OF UNIVERSITY STUDIES
OF THE JOHNS HOPKINS UNIVERSITY
IN CONFORMITY WITH THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF DOCTOR OF PHILOSOPHY
JUNE, 1910.



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (6^e)

1910

TO MY MOTHER



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L I F E

I was born in Baltimore, Maryland, August 25, 1884. After completing the courses of the public schools and the Baltimore City College, I entered in 1903 the Johns Hopkins University, in which I received the degree of Bachelor of Arts in 1906. In the same year I took up graduate studies in French as a principal subject, with Spanish and Latin as first and second subordinate subjects, respectively. The period from May, 1908 until October, 1909 I spent in travel and research in Europe. While in Paris I attended the courses of the Collège de France, the École des Hautes Études, and the Sorbonne, being particularly interested in the work of Professor Antoine Thomas, to whom I am deeply indebted. During the year 1907-1908 I held a University scholarship, and in 1909-1910 a fellowship in Romance languages. Since entering the graduate department I have followed lectures by Professors Elliott, Armstrong, Bloomfield, Gildersleeve, Marden, Ogden, Smith, and Warren, and by Dr. Keidel and Dr. Shaw, to all of whom I owe sincere thanks for instruction and inspiration. I am especially grateful for the benefits derived from the scholarship and acumen of Professor Armstrong, and the judicious counsel and wide learning of Professor Elliott.

DAVID SIMON BLONDHEIM.

CONTRIBUTION
A LA
LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE
D'APRÈS DES SOURCES RABBINIQUES

Les notes suivantes présentent une partie des résultats auxquels m'ont conduit des recherches prolongées sur le français en usage chez les Juifs du moyen âge. On a reconnu depuis longtemps que les textes rabbiniques sont importants pour l'étude de l'ancien français. Le désir de les apprécier sous ce rapport m'a amené à examiner les gloses françaises qui se trouvent dans les écrits non-bibliques postérieurs à Raschi (1040-1105)¹. Je me suis occupé surtout du *Mahzor Vitry*, ouvrage rituel datant, au moins en partie, du XII^e siècle, dont il existe des manuscrits inédits à New-York et à Oxford.

J'ai continué ces études pendant un certain temps. Puis, M. Louis Brandin, professeur de philologie romane à l'Université de Londres, et auteur d'ouvrages importants sur ce sujet, a renoncé en ma faveur à son intention de faire une étude lexicologique des glossaires bibliques judéo-français, et surtout du *Glossaire hébreu-français du XIII^e siècle* récemment publié².

1. Sur Raschi, et sur l'ensemble de la littérature qui nous occupe, on peut consulter l'article remarquable d'Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques* (Paris, 1890), I, 165-195, réimpr. de *Romania*, I, 146-176.

2. Ce glossaire a été publié (Paris, 1905) par MM. Mayer Lambert et Louis Brandin sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. A la liste de comptes rendus donnée dans la *Bibliographie* pour l'an

MM. les bibliothécaires de Bâle (Bibliothèque publique), de Parme et de Leipzig (*Universitäts-Bibliothek*) ont bien voulu envoyer pour mon usage à la Bibliothèque nationale de Paris les glossaires manuscrits dont ils ont la garde. La comparaison de tous ces textes, et des manuscrits encore inédits de Paris, avec le glossaire imprimé, a jeté beaucoup de lumière sur celui-ci. On trouve aussi des renseignements utiles dans les parties du manuscrit 302, fonds hébreu, que MM. Lambert et Brandin n'ont pas imprimées. Une grande partie des articles suivants reposent sur l'étude des glossaires ¹.

J'avais presque fini l'étude des glossaires, lorsque M^{me} Arsène Darmesteter m'a confié, en vue d'une publication éventuelle, les notes encore inédites de son regretté mari qui portent sur les gloses françaises contenues dans les commentaires talmudiques de Raschi. Malheureusement, ces notes sont encore à l'état de matériaux, et il faudra une longue élaboration avant que l'on puisse donner une édition satisfaisante de ces précieux documents du français du XI^e siècle. J'ai pu cependant utiliser ici à plusieurs reprises les notes qui m'ont été confiées ². Comme il

1905 de la *Z. f. rom. Phil.*, on peut ajouter les articles suivants : *Romania*, XXXVI, 445 (A. Thomas); *Jewish Quarterly Review*, XVII, 800 (W. Bacher); *Monatsschrift für die Geschichte des Judenthums*, L, 376 (S. Poznanski).

1. En renvoyant aux manuscrits des glossaires bibliques je me sers des sigles de Darmesteter (*Reliques scientifiques*, I, 182-190) : A, Paris, 302, f. héb. ; B, Paris, 301, f. héb. ; C, ms. de Bâle ; D, Parme, 60 ; E, Parme, 637 ; F, ms. de Leipzig. J'indique par Br le *Glossaire hébreu-français* de MM. Lambert et Brandin, et par G le ms. 1243, f. héb., de la Bibliothèque nationale de Paris. Ce dernier, qui renferme un dictionnaire hébreu-français, est probablement du XIV^e siècle ; Darmesteter ne s'en est pas servi. L'incendie de la bibliothèque de Turin a détruit les deux ouvrages bibliques qui s'y trouvaient (cf. A. Darmesteter, *Reliques scientifiques*, I, 133-164).

Il faut noter que M. Oesterreicher, en affirmant (*Beiträge zur Geschichte der jüdisch-französischen Sprache*, Czernowitz, 1896, p. 16) que le ms. C porte la date 1359, a commis une erreur grave. Il paraît avoir lu (?) שנת « dans l'an 1359 », au lieu de שבה לאל, « Dieu soit loué », qu'on lit clairement dans le manuscrit, comme dans la copie soignée de Darmesteter. Voici le passage en entier, f. 25 a : נשלם שמואל שבה לאל אתחיל ספר מלכים ; « [Le livre de] Samuel est fini, Dieu soit loué ; je commencerai le livre des Rois. » Le manuscrit n'est guère postérieur au XIII^e siècle.

2. On trouvera dans les articles de Darmesteter (voir ci-dessus), des ren-

y a le rapport le plus intime entre les trois genres de textes que j'étudie, l'apparente dispersion de mes efforts n'a eu en réalité que des avantages.

En dehors des sources manuscrites, la littérature imprimée se rapportant au sujet a été naturellement mise à contribution. Il faut signaler particulièrement le travail d'Arsène Darmesteter, *Gloses françaises de Raschi dans la Bible* (Paris, 1909). Ce livre, qui se compose d'extraits de la *Revue des études juives* (années 1907-1908), a été publié par les soins de MM. Brandin et Julien Weill. Les notes explicatives de M. Brandin m'ont souvent été d'un grand secours. La dissertation de M. Gustav Schlessinger, *Die altfranzösischen Wörter im Machsor Vitry*¹, malgré des défauts, renferme une collection de matériaux très utile.

Chacun des articles suivants a pour point de départ un mot qui se lit dans les documents rabbiniques. En cherchant à éclaircir ce mot autant que possible, je tâche de corriger ou de compléter ce qu'en disent les savants qui s'en sont occupés. Par conséquent, un même article traite quelquefois de plusieurs mots. Cette circonstance n'a pas d'inconvénient sérieux, puisqu'un index complet permet de retrouver tous les mots discutés.

MM. Meyer-Lübke² et Herzog³ ont posé plusieurs questions d'un caractère général au sujet de la langue des textes qui nous occupent. Il ne paraît pas encore possible de résoudre définitivement les problèmes si attrayants sur lesquels ces savants ont appelé l'attention des romanistes⁴. Il faut attendre qu'on ait étudié en détail la langue de tous les textes qui nous sont

seignements sur les manuscrits cités ; des catalogues facilement accessibles permettent à l'ordinaire de se renseigner sur quelques mss. qu'il n'a pas connus.

1. Mayence, 1899 ; cf. le compte rendu de M. Brandin, *Romania*, XXX, 130.

2. *Literaturbl. für germ. und rom. Phil.*, XXVI, 405.

3. *Z. f. rom. Phil.*, XXXIII, 636.

4. On trouvera des indications intéressantes à ce point de vue dans les art. AREY, EMPRESSER, PLENIME.

parvenus, et mis en lumière les rapports de cette langue avec le français ordinaire. Il est certain qu'en traduisant l'hébreu, les Juifs se servaient d'un vocabulaire et d'un style assez particuliers; il est encore plus certain que les matériaux publiés jusqu'ici ne permettent pas de se faire une idée exacte de la langue parlée par Raschi et par l'auteur de l'élégie de Troyes.

En suivant des indications de MM. les professeurs A. Marshall Elliott et C. Carroll Marden, de l'Université Johns Hopkins, j'ai constaté une connexion étroite entre les glossaires bibliques des Juifs français et les traductions de la Bible dues aux Juifs espagnols; mais ce sujet demande à être traité à part. Je me borne ici à noter que des accords entre les traditions de la France et de l'Espagne se remarquent aux articles AOIRE, AVIJER, BATEDIZ, BOUZÉKLE, PLENIME, TONJE. Sur les textes espagnols cités dans ces notes on peut voir l'article important de Samuel Berger, *Romania*, XXVIII, 360-408 et 508-567.

Je dois les remerciements les plus sincères à M^{me} Arsène Darmesteter et à son frère M. Philip Hartog, de l'Université de Londres, qui m'ont permis, avec une générosité rare, de me servir des manuscrits d'Arsène Darmesteter dans les conditions les plus favorables. J'ai déjà indiqué une partie de ce que M. Louis Brandin a fait pour faciliter mes études; il serait difficile d'énumérer tous ses bons offices à mon égard¹.

Les notes suivantes témoignent souvent de ce que je dois à M. Antoine Thomas; qu'il me soit permis de le remercier de l'amabilité dont j'ai tant profité. J'ai aussi bien des obligations envers M. Paul Meyer. La publication de ces recherches dans la *Romania* est un hommage à la mémoire d'Arsène Darmesteter; si cette étude a quelque valeur, c'est à ce regretté maître que la science en sera redevable.

1. Mes maîtres, MM. A. Marshall Elliott et Edward C. Armstrong, m'ont encouragé à entreprendre ce travail, dans l'exécution duquel ils m'ont guidé avec autant de savoir que de jugement. Un grand nombre de bibliothécaires, surtout ceux de la Bibliothèque nationale de Paris, m'ont montré la plus grande bienveillance. Parmi beaucoup d'autres personnes qui m'ont aidé, je tiens à signaler particulièrement M. Israël Lévi, directeur de la *Revue des études juives*, M. Alexander Marx, professeur au Jewish Theological Seminary à New-York, et M. Gustav Grünbaum, de l'Université Johns Hopkins.

AIN

AIN, adj., « de condition servile », se trouve dans l'*Aruk* de Ratisbonne (dictionnaire du Talmud; ms. du xiv^e siècle¹?). Voici le passage : לשון עבד מכודן שפחות מכודנות אמהן כישעבדן ; « *אין* בלעז בלשון אשכנז *אייגין* כדן », comme dans les expressions « servant de condition servile », « servantes de condition servile », a le même sens que *ain* en français et *eigen* en allemand ». Le mot français est écrit *אין* dans l'*Aruk* de Berne (dictionnaire du Talmud; ms. daté de 1290²). Perles (l. l.) explique correctement la glose allemande, mais il ne dit rien qui vaille de la glose française.

Il saute aux yeux que *ain* vient de l'allemand *eigen*, qui se disait, selon Grimm³, « von knechten und hörigen, mhd. » On a déjà signalé l'existence de ce mot germanique en ancien français au sens de « propre ». M. Paul Meyer a noté⁴ que la formule *de mon einz degré*, « de mon propre gré », et des locutions semblables sont employées dans des textes anglo-normands, et Gaston Paris a cité⁵ d'autres exemples, parmi lesquels figure l'expression *de son eine talent*.

D'autre part, *eigen* est sans doute à la base du substantif enregistré par Godefroy à l'art. AINE, avec les variantes *ain*, *ayn*, *ein*, *en*, et expliqué comme « désignant un mode de tenure ou jouissance de la propriété [; il] est comme une sorte d'antithèse du mot *trefond*, et y est joint, ce semble, pour exprimer l'idée de la propriété parfaite, dans la locution dont le type est : *En aine et en fond*, ou *trefond* ». Un grand nombre d'exemples, tirés de textes lorrains qui datent d'entre 1220 et 1385, n'ajoutent rien à cette explication. D'après ce que dit Grimm⁶, « im rechtlichen sinne wird eigen als grund und boden der

1. Perles, *Beiträge zur Gesch. der hebräischen... Studien*, Munich, 1884, p. 101.

2. *Monatsschr. für die Gesch. des Judenthums*, XXXIV, 227.

3. *Deutsches Wörterb.*, v^o EIGEN, « proprius », 3.

4. *Romania*, XV, 280, n. 2.

5. *Romania*, XXV, 518, n. 1.

6. A l'art. EIGEN, « praedium, bona, facultas ».

fahrenden habe entgegengestellt », on devrait voir dans *aine* plutôt le synonyme que l'antithèse de *fond* ou de *trefond*.

Le fait qu'on trouve *ain(e)* aux sens de « condition servile » et de « propriété » dans des textes de l'Est, rend moins vraisemblable l'opinion de MM. Meyer et Paris (*l. l.*) que *ain(e)* « propre » soit venu de l'anglais, plutôt que d'une langue germanique du continent.

ALOEN

ALOEN, « aloès », forme qu'on ne trouve pas dans Godefroy, est cité par M. Berger¹ seulement d'après la *Passion* (v. 347). Il dit que probablement le mot n'était usité que dans la langue de l'église, et que la forme ordinaire de l'ancien français était *aloe*, en s'appuyant sur l'article ALOES du *Complément* de Godefroy. En fait, *aloen* était une forme très répandue. Raschi s'en sert à trois reprises (*Sab.* 110 b, *Gil.* 69 b, *B. K.* 85 a). M. Schlessinger² confond les deux premières gloses avec *aluine*, et explique la dernière par *aloes*. Les notes de Darmesteter portent la vraie forme *aloen*, d'après les leçons des manuscrits. *Br* emploie les formes *aloéyns*, *aluéyn*, *aluéyns*. M. Brandin relève³, à propos d'un autre mot, un texte dans Godefroy, art. CROC, où l'on lit *aloains*.

M. Berger ne paraît pas s'apercevoir que, sur six exemples réunis dans l'article de Godefroy qu'il cite, deux ont la forme étrange *aloen* ou *alloen*. Ici encore nous avons affaire à notre mot en *-en*. Godefroy a sans doute tiré son exemple d'*aloen* d'un des mauvais textes imprimés du *Grant Herbier*; l'édition de M. J. Camus⁴, de même que le manuscrit Bodley 761⁵, et les manuscrits 1307 et 9136, fonds français, de la Bibliothèque nationale de Paris, ont *aloen*. L'autre exemple en *-en* vient des *Comptes de l'argenterie*, dont le manuscrit⁶ paraît en effet porter

1. *Lehmvörter in der franz. Sprache ältester Zeit* (Leipzig, 1899), p. 52.

2. *Festschrift zum 70^{ten} Geburtstage A. Berliner's* (Francfort, 1903), p. 235.

3. *Revue des études juives*, XLII, 251, § 31, passage auquel renvoie M. Loew dans la *Festschrift* pour M. Berliner, p. 235.

4. Modène, 1886, § 18.

5. Cité par M. Paul Meyer, *Romania*, XXXVII, 520.

6. *Bibl. nat.*, franç. 11205, fo 29^{no}.

alloe plutôt que *alloe* ; mais, comme le scribe ne fait guère de distinction entre *u* et *n*, l'on ne doit pas hésiter de lire *alloe*. On trouve aussi *aloe* en provençal (cf. Raynouard, v° ALOA).

Le texte rapporté par M. Meyer (*l. l.*) paraît distinguer *aloe* d'avec *aloe*. Il dit : « *Aloe* si est li jus de une herbe q'est apelé *aloe*... En tiele maniere est *aloe* faite : l'en prent le jus de *aloe*... » Cette distinction, bien qu'elle se retrouve dans un manuscrit cité par Raynouard (« *Aloe* es suc de la herba dita *aloe* »), est artificielle ; les autres textes du *Grant Herber* déjà cités ne l'observent pas.

Bartsch a remarqué (voir Berger, *l. l.*) que *aloe* est la transcription de l'accusatif latin. On a d'autres exemples du même procédé dans *palasin*¹, *sincopin* (voir Godefroy ; *-in* vient de la désinence de *συναπτήν* d'après la prononciation grecque du moyen âge), *Mathusalem*², etc. Le fait que tous ces mots viennent du grec ou de l'hébreu a sans doute facilité l'emploi de l'accusatif comme nominatif.

AOIRE

AOIRE, « augmenter ». *Aoyt* et *aoysēz* dans *Br* se rattachent au verbe *aoire* < *adaugère (forme refaite d'après *adauxi*, *adauctum* ; cf. Körting, 166) ; les autres exemples cités sous *aoysēz* et *auytra* (*sic*, pour *auytera*) viennent de *aoiter*.

Pour ce mot, comme pour *adulter*, nous trouvons des formes en *avo-*. Godefroy cite, à l'art. AOITE, un exemple de *avoite* ; il y en a un autre, de l'an 1304, dans l'article AVOYTEMENT, tiré des *Year-books of the Reign of Edward the First, years XXXII-XXXIII* (Londres, 1864), p. 31 :

« N'est pas semblable entre prier d'estre receu q'est doné pur statut pur abreggement de delays, e prier eyde q'est a la comune ley, e chiet en *avoitement* de delays. »

Le contexte indique l'incorrection de la définition de Godefroy, « action d'annuler, action de décliner », comme l'inexac-

1. Voir Thomas, *Mélanges d'étym. franç.* (Paris, 1902), art. BALZIN.

2. Noter que les deux premiers exemples du nom qui se présentent dans la Vulgate, Gen., v, 21 et 22, sont à l'accusatif ; la forme populaire *Mathieu Salé*, qui remonte au xiv^e siècle (cf. Gaston Paris, *Romania*, XXIX, 422, n. 2), vient du nominatif.

titude de la traduction anglaise publiée en regard du texte, qui porte (p. 30), « goes to avoid delays ». D'ailleurs, on lit dans le *New Law Dictionary and Glossary* de Burrell (New-York, 1850), v^o AID-PRAYER : « ... Aid-prayer was a dilatory plea... »

Ces exemples vont à l'encontre de la thèse de Gaston Paris¹ que « *aoire, aombrer, aourer* n'intercalent pas de *v*, » et par conséquent portent à croire que le *v* de *avoltre* est intercalé. Cf. aussi la forme *avouillage*, citée par Godefroy, AOUILLAGE, *Devivoler*, « profaner », dans *Br*, dérivé, comme le note Oesterreicher², de *de + violare*³, présente encore un cas de suppression d'hiatus; il est intéressant de remarquer que M. Paul Meyer a relevé⁴ une forme *deviholavet* dans les *Joca monachorum* du viii^e siècle.

ARE

ARE, enregistré par Godefroy, au sens général de « aride, sec, desséché », a un sens particulier dans le passage suivant d'un commentaire biblique dû à un Juif français du xiii^e siècle⁵ :

« ... Du vin qui coule de la bouche par le gosier jusqu'aux intestins, parce qu'il est doux et agréable et ne s'arrête pas (וַיִּנְי כַּחֲנֹכֶב) dans le gosier comme l'espèce de vin inférieur qu'on appelle *are*, qui s'arrête dans le gosier. »

La signification indiquée rappelle celle du poitevin *are*, qui veut dire, d'après Godefroy, « sec, cassant, rude au toucher, couvert de petites aspérités ; » Beauchet-Filleau note qu'on « le dit aussi en parlant d'un fruit qui a un goût *are*, en parlant, par exemple,

1. *Romania*, X, 61, n. 8.

2. *Beiträge*, p. 20.

3. En judéo-espagnol on a *esbivlar*, < *ex + violare*, dans le même sens, voy. *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 156.

4. *Romania*, I, 489.

5. M. H. J. Mathews a publié le texte hébreu de ce commentaire dans la *Festschrift zum 80ten Geburtstage Moritz Steinschneider's* (Leipzig, 1896), aux pages 164-185 de la partie hébraïque. Le passage que je traduis se rapporte à *Cant.*, I, 4 et se trouve à la page 165. La glose se rencontre encore à la page 182.

de fruits sauvages, etc. . . » L'étymologie par acer, proposée par Beauchet-Filleau pour le mot dans ce dernier sens, n'est pas admissible, mais elle nous aide à comprendre son explication un peu vague.

AREY

ARÉY, *ayrey*, *eyrey*, « béliér », dans *Br*, représentent, comme l'a déjà remarqué M. Thomas¹, le latin *arietem*. Le poète Eustache Deschamps, qui est né en Champagne, comme on sait, emploie la forme *aray*²; et *aroi* est encore vivant dans la région. Tarbé donne³: « *Aroi*... Béliér, *aries* », et « *Aroy*, *arroy*, m[arne]: Béliér, bouc ». Par conséquent, M. Meyer-Lübke est dans l'erreur quand il cite⁴ notre mot comme un exemple des emprunts faits aux dialectes méridionaux par les Juifs du Nord. La diphtongue *ey* dans *aréy* est simplement un archaïsme; cf. *réyalme*, *réyon*, *réyž* et tant d'autres cas dans *Br*⁵.

Ran, cité par Tarbé (*op. l.*, II, 224) comme une variante de *aroi*, vient en réalité du germanique *ram* (Körting, 7734). On prononce *ram* dans l'île de Guernesey⁶, et Moisy⁷ cite un exemple de *ram* dans un texte du xvi^e siècle; et dit que *ram* est encore vivant dans le département de la Manche. La

1. *Romania*, XXXV, 140 et XXXVI, 446.

2. De toriaux, d'*arays* et de bestes (*Miroir de mariage*, 1861, dans *Œuvres complètes*, IX, 64). Il n'y a pas d'article correspondant dans Godefroy.

3. *Rech. sur l'histoire du langage et des patois de Champagne* (Reims, 1851), II, 224 et 177.

4. *Wörter und Sachen*, I, 32.

5. On peut noter que *bâtir*, « coudre à grands points », est, comme M. Meyer-Lübke le conjecture dans l'article cité (*Wörter und Sachen*, I, 29), beaucoup plus ancien que le xvii^e siècle (c'est seulement de cette époque et non du xvi^e siècle, comme M. Meyer-Lübke le dit par distraction, que le *Dict. général* le date). Raschi (*Menahot*, 41 a) a la glose *bastir*, et se sert aussi (*Bezah*, 7 a) du substantif *baste*. *Bastir* se retrouve dans le pseudo-Raschi (xii^e siècle ?) sur *M. K.* 22 b. Adolf Tobler a relevé le mot dans le glossaire d'*Aubert le Bourguignon* (milieu du xiii^e siècle).

6. *Atlas linguistique de la France*, carte BÉLIER, point 399.

7. *Dict. de patois normand* (Caen, 1887).

forme *aran*, donnée par Tarbé (*l. l.*), si elle existe réellement, peut être le résultat d'une confusion entre *aroi* et *ran*¹.

ARMONT

ARMONT (*sic*, pour *aremont*), expliqué dans *Br* par « désir ? », est l'ancien français *arrement* < atramentum. La glose se répète dans A, D, E, F; F porte, p. ex. דִּאֲרֵמֶנְט דְּבֵר הַמְשַׁחֵר הַדִּי « *de aremant*, chose qui sert à noircir l'encre. » Godefroy, à l'art. ARREMENT, donne le sens de « matières qui servent à composer l'encre ».

ATRAMPROR

ATRAMPROR, « canif », se trouve dans l'*Arnk* de Berne (1290)² dans la glose אֶטְרַמְפּוֹר וּבִּהְלָבִיט אֶתְרַמְפּוֹר « *אלר* veut dire un canif avec lequel on taille les plumes, un *atrampror* ». Perles a justement mis le mot en rapport avec l'expression latine du moyen âge *calamum temperare* et les termes italiens *temperino* et *temperatojo*, qu'il cite d'après Wattenbach³, mais il ne transcrit pas la glose, qui représente une forme *atemprror*, modifiée sous l'influence de *tremper*. Cf. la forme *atrempierres*, donnée par Godefroy, art. ATEMPREOR « modérateur, celui qui modère ». M. Thomas, en s'appuyant sur l'ita-

1. [*Ran*, au sens de « béliet », est encore vivant, d'après la carte BÉLIER de l'*Atlas linguistique*, dans différentes parties des départements suivants : Aisne, Manche, Nord, Pas-de-Calais, Seine-Inférieure, Somme. Cf. RAN 3 dans Godefroy, où les exemples ne remontent pas plus haut que le xvi^e siècle, et une note de M. Meyer-Lübke dans *Z. f. rom. Phil.*, XXIX, 404. A Domécv-sur-le-Vault, près d'Avallon (Yonne), d'après Jossier (*Dict. des patois de l'Yonne*, dans *Bull. de la Soc. des sc. hist et nat.*, XXXVI, 145), on dit *ropaire*, expression qui manque dans l'*Atlas* et dans la *Faune pop.* d'Eugène Rolland. Faut-il y voir une altération de **ran-père* ou de **aroi-père*? Ni l'un ni l'autre probablement, mais il me paraît bon de signaler le mot *ropaire* et de poser la question. — A. Th.]

2. Perles, *Jubelschrift zum 70^{ten} Geburtstage des Prof. H. Graetz* (Breslau, 1887), p. 11.

3. *Schriftwesen im Mittelalter*, p. 190 (p. 229 de la troisième édition, Leipzig, 1896).

lien *temperatojo* (cf. aussi La Curne de Sainte-Palaye ATEM-PROIRE, « pièce d'un moulin », mot apparenté à celui qu'enregistrent Godefroy, TEMPREURE 2, et Littré, TREMPURE, comme M. Thomas me le fait remarquer), tire la terminaison de notre mot de -atorium.

AVIJER

AVIJER, « rendre la vie, donner la vie, » etc. (*Br*, Index), du lat. *advivificare, est à remarquer comme un nouvel exemple des verbes en -ificare, sur lesquels on peut consulter les articles de M. Thomas¹ et de M. Schuchardt².

La chute du premier -vi- est due à une « superposition syllabique ». D'autre part, en espagnol, une dissimilation a produit la forme *avevignuar*, qu'on lit dans le manuscrit I. j. 7 de l'Escurial, p. ex. Exode, xxii, 17, *avevignes*, de même que dans l'édition du Pentateuque publiée à Constantinople en 1547, p. ex. Gen. xlv, 5 : אֲבִיבִיגְוֹאֲנָשָׁה *aveviguansa* (*sic*), Exode, i, 18 : אֲבִיבִיגְוֹאֲשָׁתִּישׁ *aveviguasles*³.

L'espagnol connaît aussi la forme régulière *abivignuar*; la Bible de Ferrare s'en sert dans tous les passages où B porte *avijer*.

On trouve en catalan des formes intéressantes par leur rapport avec -ificare. Dans un fragment se composant de deux feuillets d'un glossaire hébreu-catalan du moyen âge⁴, on lit : *e multigara* (Exode, xxiii, 29, וְרַבָּה אִימּוּלְטִיגָרָא « et multipliera », et *frutigaras* (Exode, xxiii, 30, תְּפִירָה : פְּרִיטִיגָרָשׁ « fructifieras ». Ces verbes correspondent aux formes espagnoles *muchiguar* et *fruchiguar*, si fréquentes dans les traductions juives de la Bible, et ont vraisemblablement la même origine.

1. *Romania*, XXXVII, 603, etc.

2. *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 322.

3. Cette forme est encore usitée en judéo-espagnol. C'est sans doute par erreur que M. Subak, *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 170, l'écrit *abediguar*.

4. Cambridge, collection Taylor-Schechter, boîte K, 24. Cette collection, qui provient de la *genizah* ou « lieu de débarras », « chambre aux rebuts », d'une synagogue du Caire, a déjà fourni des fragments d'Aliscans à la philologie romane ; voir *Z. f. rom. Phil.*, XXII, 91 et 250.

AVONDER

AVONDÉ et les formes apparentées réunies dans l'index de *Br* sont à retenir comme des dérivés populaires de *abundare*. L'explication de *avondé* par « rencontré » n'est pas exacte. La locution *sera avondé*, dans les deux passages en question, a le sens de « sera assez » ; *avondért* (*sic*, lisez *avondéret*) veut dire « furent assez ». La traduction « rencontrera » pour *avondra* n'est pas assez claire, l'hébreu signifie « se présentera, arrivera ». *Avondras* paraît bien avoir le sens de « rencontreras »¹. L'index omet *avondront* (lisez *avonderont*), « seront assez », 133, 89.

Moisy², à l'art. AVONDER, « gorger de nourriture [plutôt « satisfaire »], engraisser », rapporte un passage de Wace, « *Chron. ascend. des ducs de Norm.*, p. 4 »³, et « ... Orge, pour *avonder* les porcs, 4 s. *Compte de 1466*, cité par M. Pluquet dans son *Ess. hist. sur Bayeux*, p. 200. » Il tire le mot avec raison de *abundare*.

On peut ajouter à l'article 62 de M. Körting les formes engadinoises *avuond*, *avuonda*, « assez », rattachées par J. Ulrich⁴ à *abundare* ; on trouve *avonda*, *avunda* dans le glossaire de son *Oberländische Chrestomathie* (Halle, 1883).

BATEDIZ

BATEDIZ, qu'on lit à trois reprises dans Raschi⁵, correspond aux formes espagnoles *batediz*⁶ et *batedizo*⁷. *Batediz*, en espa-

1. [Comme me le fait remarquer M. Mayer Lambert, *avondra*, -*dras*, ne se rattachent pas à *avonder*, mais équivalent à *avendra*, -*dras*, futur du verbe *avenir*. — A. TH.]

2. *Dict. de patois normand*, Caen, 1887.

3. M. Andresen, *Roman de Rou* (Heilbronn, 1877), écrit, I, 209, l. 52 : « D'aueir sunt cuueitus, n'en nes puet auunder. »

4. *Romania*, VIII, 389.

5. *Gloses françaises*, index ; on peut ajouter à ces exemples celui du *Mazhor Vitry*, que M. Schlessinger (§ 71) ne transcrit pas, et ceux que Darmesteter, *Romania*, I, 159, transcrit *batdiç* et explique par distraction comme = *battuç*. L'index de *Br* porte la forme postérieure *batiz*.

6. *Pentateuque* de Constantinople (1547), Exode, xxxvii, 7, 22, etc.

7. *Bible* de Ferrare, Exode, xxxvii, 22, etc.

gnol, a l'air d'être un emprunt au provençal (Mistral enregistre *batedis*, forme qui correspond au type *batteticius proposé par M. Thomas¹, en même temps qu'une forme languedocienne *batadis*, qui pourrait être le résultat d'une assimilation ou d'une analogie); *batedizo* en serait une forme refaite. A côté de *batedizo* on rencontre *batidizo*, qui a subi l'influence de *batido*².

Dans les textes rabbiniques le mot a partout le sens de « battre, en parlant d'un métal » dont on trouve des exemples du x^ve siècle dans Godefroy, à l'art. BATEIS 1.

Dans les exemples réunis à l'art. BATEIS 4, sous la définition « première assise de fondations dans une rivière », *bateis* paraît avoir le sens de « quai »; cf. l'article BATTE et la définition donnée par Ménière, v° « BATI, s. m. »; pour l'angevin moderne, « faire un bâti, c'est battre des pieux dans la Loire, pour retenir un entourage de paille, qui doit retenir l'eau et le chanvre destiné à rouir ».

Le sens de « battu, frayé », que l'on voit dans les exemples de « rese baptise, batisse », sous BATEIS 1, a inspiré à quelque scribe l'idée d'écrire *batediz lo kemin* dans le ms. V de Raschi³, où la vraie leçon est *batez lo chemin*, qu'on trouve dans la plupart des autres manuscrits. Ce sens est encore vivant en Normandie (Métivier : « Battin, s. m., ce qui est foulé aux pieds »), en Poitou (Rousseau, « Batti, s. m., l'endroit le plus battu d'un chemin »), et au Midi (Mistral, BATEDIS adj., « qui est souvent battu, fréquenté... *Camin batedis*, chemin passant »). Lalanne a aussi le poitevin « Batti, s. m., tranchant d'une faux fraî-, chement battue » (cf. le vosgien *bete* (= * *battet*, dim. de *batte* ?) « pierre à aiguiser la faux »⁴).

Les Juifs paraissent avoir été enclins aux formations en -aticum. Notez dans *Br*, entre autres mots, *doliž* (F. Ex. xx, 4, אִדֹּלֵיז *doleiž*), « idole taillée » (le glossaire porte la traduction erronée « idoles taillées ») qui correspond à l'espagnol *doladizo*

1. *Essais de philologie française* (Paris, 1898), p. 18, n. 2.

2. *Bible de Ferrare*, Exode, xxxvii, 7.

3. *Gloses françaises*, p. 77, sur Isaïe, LXII, 10.

4. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, CXXII, 374.

(*Bible* de Ferrare, Jérémie, x, 14)¹. Je n'ai rencontré ces mots que dans les textes rabbiniques.

BOCEL

BOCEL, « outre », est un mot fréquent dans les glossaires (*Br božel, bužel*, etc.); l'index de *Br* lui attribue à tort le sens de « boisseau », l'hébreu n'indiquant que celui de « outre », donné en premier lieu par M. Brandin. Godefroy traduit le mot par « petit tonneau, petit baril », bien qu'il cite non seulement des passages bibliques dans lesquels la Vulgate porte *uter*, mais aussi un document de 1451 qui parle de « Ung bousseaux ou flacons de cuir à porter vin », et enfin, sous la définition « ... vaisseau, vase à mettre diverses choses, panier, caque, etc. », la phrase de Marco Polo, « Deux bouchiaus de cuir en quoi il mettent leur lait ». Dans le glossaire d'*Aiol*, M. Foerster explique *bochel* prudemment par « Trinkgefäß », apparemment sans s'apercevoir que c'est le même mot que *boucel*, qu'il traduit justement par « Schlauch ». Gaston Paris² traduit par distraction « broc »; auparavant³, il avait donné la vraie explication par « outre ». M. Emil Levy (*Provenz. Supplement-Wörterbuch*, v^o BOSEL) définit simplement « Gefäß für Flüssigkeiten »; dans son *Petit Dictionnaire*, il traduit par « flacon, récipient probablement en bois où l'on mettait du vin ». Il est clair que le sens normal de *bocel* est celui de « outre »; cependant il paraît avoir pris la signification de « tonneau » à une époque basse, d'après un texte lillois de 1403 rapporté par Godefroy, qui parle de « Un bouchiel a temprer herens ». La valeur de l'article vague de Tarbé⁴, « Boucel, bouchel—Bouteille, tonneau », est douteuse. Tarbé indique l'existence du mot (quand ?) dans la Marne, les Ardennes et l'Aube. La définition de Borel (1650), « *Bouchel*, baril à vin », ne prouve pas grand'

1. Le dernier mot n'a rien à voir avec *idolum*, comme le veut M. Subak, *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 143. Ce n'est qu'une traduction littérale de l'hébreu *בסל*.

2. *Pomania*, XVIII, 146.

3. *Romania*, X, 59, n. 6.

4. *Recherches*, II, 193.

chose, et l'article BOUCHIAUX de Corblet, d'après lequel ce mot, marqué comme hors d'usage, aurait signifié « petits tonneaux », ne vaut rien du tout, puisqu'il repose en dernier lieu sur un texte de 1301 cité par Du Cange, v^o *boucellus*, sous BUTTA 3, et v^o SAGIMEN, où il s'agit évidemment d'outres.

Gaston Paris¹ dérive *bocel* de *bouc*, qui, d'après lui, aurait eu en ancien français le sens de « outre ». Cette étymologie est erronée. Le *k* germanique avant *e* ou *i* donne *ch*, Picard *k* (cf. *bochet*, *boquet*, « petit bouc » dans Godefroy). D'ailleurs, *bouc* au sens de « outre » date seulement d'une époque récente ; d'après Godefroy, c'est une altération du vieux français *bol*, *bou!* < *but-*tem (cf. le français moderne *boute*, en dernier lieu < **but-*tam), altération qui paraîtrait seulement dès le xvi^e siècle. Cette altération s'explique par le fait qu'on se servait de peaux de bouc pour faire des outres. Gaston Paris, en s'appuyant sur la leçon *bolc* d'un manuscrit d'*Ogier le Danois*, dans un passage où l'autre manuscrit consulté par Barrois porte *bout*, affirme que la forme originale était *bouc*. Par conséquent, il est contraint de corriger en *buc* le *but* du Psautier d'Oxford (XXXII, 7). Comme la leçon *boux* qu'il cite du Psautier de Cambridge ne prouve nullement sa thèse, il faut s'en tenir à la tradition des manuscrits. Le *Dict. général*, tout en reconnaissant (BOUT 2) l'existence de *bout* « outre » en ancien français, tire *bouc* « outre » de *bouc* « animal ».

L'exemple de *boucaille*, expliqué par « outre de peau de bouc », qu'on trouve dans Godefroy, ne témoigne point en faveur de l'opinion de Gaston Paris. Le passage « Item, une petite *boucaille* de fer-blanc et une de verre en ung escring, II s. VI d. », qui suit immédiatement² la phrase citée par Godefroy, prouve qu'il ne s'agit pas d'outres. M. Thomas me suggère la correction lumineuse *boutaille* = *bouteille*; on trouve d'abondants exemples de cette forme dans Godefroy, Complément, BOTEILLE. Il compare *ouaille* < *ouelle*.

Godefroy traduit *bocel* par « petit tonneau, petit baril », sans doute parce qu'il l'identifie avec le *leucut* du français moderne. Cette identification remonte jusqu'à Thomas Corneille

1. *Romania*, X, 59, n. 6.

2. *Bulletin monumental*, XVIII, 453.

(1694), qui, ayant trouvé dans Borel (1650) le mot *bouchel* « baril à vin » (voyez ci-dessus) mis immédiatement après *boucaut*, aura jugé que les deux mots étaient apparentés. Quand on lit l'article *boucaut* du *Dict. général*, qui donne les sens « 1° *Anciennt.* Outre de peau de bouc. || *P. ext.* Contenance de l'outre. || 2° *P. ext.* Tonneau... ; » et qui dérive *boucaut* de *bouc*, on est porté à croire que le *Dict. général* a raison, et à révoquer en doute l'étymologie de *bocel* par **butticellum*, diminutif de *buttem*, qui est pourtant la seule bonne (cf. l'italien *botticello* et *butticella*¹ dans le *Thesaurus linguae latinae*)². Il faut donc nous occuper de *boucaut*.

Le *Complément* de Godefroy rapporte, sous la définition « Outre de peau de bouc, tonneau grossièrement fait... », deux textes qui contiennent le mot *boucaut* ; mais, comme le premier exemple (*bouquanuz*) est une faute pour *bouquanx*³, et que le

1. L'article BOUTISELE, « petit tonneau, petit baril », de Godefroy, avec les formes *boutisele*, *boutesele*, citées d'un traité de 1246 avec les Génois, nous indique qu'une forme de *botticella*, empruntée à un dialecte italien du Nord (cf. vénitien *botesèla*, bergamasque *botisèla*), a joui d'une existence plus ou moins précaire en français. Le même mot paraît se retrouver dans l'*Estoire de la guerre sainte* d'Ambroise (vv. 3863-66) :

Si jeterent en butheisseilles,
En peitailles e en oceilles,
Soffre e catran e siu e peiz,
E puis grans fuz apres tot dreiz...

Gaston Paris lit en *buz*, en *seilles* pour en *butheisseilles*, leçon du manuscrit ; la rime exclut la leçon *seilles*, parce qu'*oceilles* = *ouceles* : *puceles* (vv. 387-88), comme un renvoi du regretté maître dans le glossaire le suggère. L'identité de *oceilles* et *ouceles* est obscurcie par le fait qu'on a changé *ouceles* en *orceles* sans nécessité. Cf. les formes en *oc-*, *ouc-* dans Godefroy, ORCEL, ORCELE, ORQUEL ; Du Cange, ULCEUS, ULTELLA ; et les gloses « Hic ulceus, *pot de terre* » (XIII^e siècle ; *Romania*, XXIV, 171, n° 12) et « Hic ulceolus, *eschafiour* » (XIV^e siècle ; *Bibl. de l'Ec. des chartes*, XXXIV, 38). L'*l* provient sans doute d'une assimilation avec la désinence des formes diminutives.

2. L'explication par *boz + ellum*, donnée par M. Foerster (Glossaire d'*Aiol*, BOCHEL), est inexacte ; M. le Dr Bos a déjà trouvé la vraie étymologie (*Glossaire de la langue d'oïl*, Paris, 1891, BOCEL 3).

3. Voir Thomas, *Mélanges*, p. 34.

second a clairement le sens de « tonneau, caque », son témoignage pour la signification « outre » n'a pas grande valeur.

M. Thomas a appelé mon attention sur le *Dictionnaire de Technologie* de De Chesnel¹, où l'on lit, à l'art. BOUCAUT : « Anciennement, on donnait ce nom à des sacs de peau de bouc, *uter* et ἀσχόξ, dont on a tiré aussi le mot outre, et qui servaient à contenir des liqueurs, particulièrement des vins d'Espagne ». Nous avons encore là affaire à une erreur. De Chesnel a mal compris l'article *boucaut* du *Dictionnaire technologique... par une société de savans et d'artistes*, qu'il cite parmi ses sources. Le *Dict. technologique* dit² : « ... Ce mot s'emploie aussi pour désigner la chose contenue, sans tenir compte de l'enveloppe... *Boucaut* paraît être dérivé du mot *bouc* ; l'on sait, en effet, que la peau de cet animal... s'employait, de temps immémorial, à former des sacs, auxquels on avait donné les noms *uter* et ἀσχόξ (peau de bouc), qui désignaient leur origine, et desquels nous avons tiré aussi le mot *outre* : ce dernier exprime tout à fait la même chose. Les liqueurs, et surtout les vins d'Espagne, nous viennent dans des *outrés*... » Les auteurs du *Dictionnaire général* ont sans doute tiré le sens de « outre » de l'art. BOUCAUT² de Littré, qui cite un exemple de *boucel*, expliqué correctement par « outre ».

Le deuxième sens donné par le *Dict. général*, celui de « contenance de l'outre », n'apparaît pas, à ma connaissance, avant 1845, date où Bescherelle donne, v^o BOUCAUT : « — Comm. Contenance d'une peau de bouc. — Marchandise contenue dans un vaisseau appelé *boucaut*. » Larousse (1867) dit : « Contenance d'une outre en peau de bouc. Vieux en ce sens. » N'est-il pas possible que cette signification aussi doive son existence à une simple erreur, occasionnée par le passage cité du *Dict. technologique*? Ce qui porte à le croire, c'est que l'excellent *Dictionnaire universel de Commerce* de Savary des Bruslons³ ne donne pas ce sens dit archaïque. Par conséquent, la parenté de *boucaut* avec *bouc* paraît très douteuse. Est-ce que le mot serait

1. Dans Migne, *Troisième ... encyclopédie théologique*, tome XXVIII (Paris, 1857).

2. Tome III (Paris, 1823).

3. Je me sers de l'édition de Copenhague, 1759.

un emprunt au provençal *boucau* (Mistral), qui signifie la même chose¹?

Godefroy a eu raison d'incorporer dans son article *BOCEL* la phrase *ung bouchiel d'osieres*, traduisant le *fiscellom scirpeam* de la Vulgate², sous la définition « panier » (parmi beaucoup d'autres). Il aurait dû y mettre aussi l'exemple de *bouchiaux d'osier* (Béthune, 1406) cité sous « petit tonneau; petit baril ». Le simple *bout* a acquis de même la signification de « panier »³, comme ses dérivés *boutaille*⁴, *bouteillon* (Godefroy), et *boteron*, *bouleron*⁵. *Buttarius*⁶ veut dire « hotteur » ; les exemples de *boutier* relevés par Godefroy⁷ d'après une ordonnance de 1285, ont vraisemblablement le même sens que le liégeois *botî* « hotteur » (Forir). Le dernier mot signifie aussi « commissionnaire » ; il en existe une forme féminine *botress*.

Le changement de sens — passage de « outre » ou « tonneau » à « panier » — doit s'expliquer par la forme des paniers. On peut appuyer cette idée par le fait que le provençal *boussou* (Mistral), qui appartient à la même famille que les mots que nous venons d'examiner, est un « panier en forme de tonneau ».

1. On ne peut pas appuyer cette hypothèse sur le fait que Sainte-Palaye cite, d'après le « Glossaire de l'*Histoire de Paris* », une forme *boucau*, expliquée par « caque ». Ce glossaire (III, xciii) porte *boucalt*, et renvoie au passage de 1594 rapporté par Godefroy. Cet exemple offre le plus ancien témoignage de l'existence de *boucalt* qui me soit connu.

2. Exode, II, 3.

3. On trouve des exemples dans Du Cange, sous *buttis* à l'art. *BUTTA* 3, et à l'art. *BOTERONUS*. Dans ce dernier cas, le contexte explique *bout* par « hotte », sens qui convient aussi au premier exemple (« portoient tiere en paniers et en bous »), et se retrouve dans le breton *boutec* (Lagadeuc [1464] : « hotte, panier », cité dans *Romania*, IV, 352 ; Du Cange, *BUTICA*), qui est sans doute un emprunt au latin ou au français. On doit probablement ajouter aux cas de *bout* « hotte » dans Du Cange les trois citations rapportées par Godefroy, art. *BOUT*, « outre, grosse bouteille, vase pour les liquides... », d'après une ordonnance de 1285. Cf. Godefroy, *BOTTEE*.

4. Du Cange, *BOUTAILLIA* et *ALLETES*.

5. Du Cange, *BOTERONUS*.

6. Du Cange, *BUTTARIUS*, à l'art. *BUTTA*, 3, où il faut corriger *bocis* en *botlis*.

7. Art. *POUT* et art. *BOUTIER* « bouteiller ».

Le rapport de *bouso* avec *buttis* est indiqué non seulement par le français *bosse* « tonneau »¹, relevé dans Du Cange, v° DOLIUM, dans un texte dauphinois de 1338², mais aussi par le fait que le mot est vivant au sens de « tonneau » en Auvergne (Mistral), en Lyonnais³, en Franche-Comté (Grammont, BUS), et en Suisse (Bridel, BOSSA), de même qu'en Rhétie (*boza*, *bocha*, « bouteille », Alton; cf. *boz*, Schneller, p. 122), et en Italie⁴. Ces mots remontent à **buttia*, qu'il faut probablement reconnaître dans le *butia*⁵ de l'*Appendix Probi*, énuméré⁶ parmi les « nomina generis neutri semper pluralis numeri »; l'existence du diminutif grec *βουττίον*⁷ appuie cette hypothèse⁸. Cf. aussi l'allemand *butze*, *butsche* (Lexer).

De *boce*, *bosse*, dérivent *bosset*⁹ et *bossette*¹⁰, le franc-comtois *busü* (Grammont), l'angevin *boussetaud* (Verrier), le romand *bossaton* (Bridel), etc.

1. Le *Dict. général*, sous BOSSE 3, rattache *bosse* à *botte* 2 « chaussure », mais c'est une faute d'impression pour *botte* 3 « outre ».

2. M. l'abbé Devaux relève la vraie forme dauphinoise *boci* dans un texte de Grenoble de 1338-9 (*Langue vulgaire du Dauphiné*, Paris, 1892, p. 51); ce qui a échappé à M. Emil Levy. Le mot, venu probablement du Midi, a passé en anglais; le *New Engl. Dict.* cite, sous *boss sb*, « A cask...; a leathern butt or bottle », des exemples de *bose*, *boce*, *bosse*, tirés de textes écossais qui remontent jusqu'à vers 1375, en rattachant le mot inexactly ou à l'ancien français *bussi* « tonneau », ou au hollandais *bus* « boîte ».

3. M. Philippon suggère (*Romania*, XX, 314; XXI, 133), comme étymologie pour le lyonnais *bossi*, un *bustea*, « boîte » (Du Cange), de date douteuse, qui ne convient pas pour le sens.

4. Toscan *boccia*, « bouteille », pour **bozza*, par une influence analogique un peu difficile à préciser; vénitien *bozza*, etc. Feu Gustav Meyer (*Neugriechische Studien*, II, 85; *Sitzungsber.* de l'Académie de Vienne, t. CXXX) a déjà mis ces mots italiens en rapport avec la famille qui nous occupe.

5. Pour le *t* simple, cf. *buticula* (forme rapportée par le *Thesaurus*).

6. Keil, *Grammatici latini*, IV, 196, 11; le mot est relevé par le *Thesaurus*.

7. Cf. le *Thesaurus linguae latinae*, à l'art. BUTTIS.

8. Les formes du moyen grec *βουτζίον*, *βουτζί*, *βούτζον*, citées par Du Cange, sous *buttis* dans l'art. BUTTA 3, ont subi l'influence du latin vulgaire, ou d'une langue romane; cf. G. Meyer, *Neugriechische Studien*, III, 17 (*Sitzungsber.* de l'Académie de Vienne, CXXXII).

9. Godefroy, BOSSET 2; Mège, BOUSSET; Gillieron, BOSÉ.

10. Godefroy, à l'art. BOUSSETE, explique sans raison apparente « petite boîte », le sens étant sans doute « tonneau », comme dans le dauphinois

Le sens de « panier » a été le point de départ d'une grande famille de mots se rapportant à la pêche. Ces termes se divisent en deux classes, dont les membres sont un peu difficiles à distinguer d'après les maigres données des textes accessibles. Le premier groupe a le sens de « nasse, panier en osier ». On peut rattacher à cette branche *bous* = *bout* (Sainte-Palaye, BOUS)¹ aussi bien que *boisse* (Sainte-Palaye ; < **buttia* ; cf. l'art. BOUCHE de Verrier), *boucel* (Sainte-Palaye ; Du Cange, BOCELLA 2), *boissel* (Sainte-Palaye), *bocelle* (Du Cange, BOCELLA 2 ; Verrier, BOSSELLE), *boisselle* (Verrier), *bouchelle* (Sainte-Palaye, Godefroy) et le languedocien *boussolo* (Mistral).

D'autre part, on a un groupe de mots présentant le sens de « boutique, boîte où le poisson se conserve vivant » ; il comprend l'angevin *botte* et *bottereau* (Verrier), le poitevin ancien et moderne *bouterelle* (Godefroy) et l'ancien français *boteron* (Du Cange, BOTERONUS), à côté de l'angevin *bosse* (Verrier), de l'ancien français *boucel* (Du Cange, exemple de *bousseau* de 1420 à l'art. BOCELLA 2), et de l'angevin *bossereau* (Verrier). Le français *boutique* dans ce sens peut remonter à la même racine, qui aurait subi l'influence analogique de *boutique* « magasin », peut-être à une époque ancienne ; cf. les exemples de *butica*, *butticus*, « cista, lagena », rapportés dans Du Cange², l'allemand *Bottlich* (écrit *potega* dans les Gloses de Cassel, 124), et le breton *boutec*, dont il a déjà été question.

On pourrait être tenté de suivre Carpentier³ en rattachant à la famille prolifique de *buttis* l'ancien français *busse*, « tonneau », sur lequel on trouve d'abondants renseignements dans Godefroy, à l'art. BUSSE. Le mot persiste encore, pour la plu-

boceta, signalé par M. Emil Levy dans un texte de 1338-39, et le suisse *bossetta*, cité par Bridel, Gilliéron (v° BOSËTA), et en dernier lieu par Gignoux, *Z. f. rom. Phil.*, XXVI, 132. Cf. le toscan *bocetta*, vénitien *bozzetta*.

1. Ce mot a peut-être survécu en anglais, car c'est à un **bot* ou **botte* (ou *but*, -*te* ? Voir ci-dessous) que doit remonter *butte*, *but*, « ? A kind of basket-net for catching fish », signalé par le *New Engl. Dict.* (BUTT, sb. 12) dans des textes du XVI^e siècle ; *buck*, cité dans ce sens d'après des textes du XIX^e siècle, est sans doute une altération moderne de *butte*.

2. Aux art. BUTICA 1 et BUTTA 3.

3. Du Cange, v° *buzā*, dans l'art. BUTTA 3.

part dans des dialectes de l'Ouest et du Sud. Comme on trouve *bulet* « bouteille » (? Godefroy, d'après un texte de Caen), *but-tet*, « hotte »¹ dans certaines parties de ce même territoire, de même que *butage* « boutage, impôt », à Blois (La Curne de Sainte-Palaye ; Du Çange, BUTAGIUM, sous BUTTA 3), et *butillon*, « panier haut et étroit, qui a la forme d'une bouteille », en Normandie², l'hypothèse que *büttis* ait existé à côté de *büt-tis* ou *but* à côté de *bot* ne serait pas trop hasardée, peut-être. Cf. *buter* vis-à-vis de *bouter* en français moderne (*Dict. gén.*, BUTER).

La définition « petit tonneau, petit baril » s'applique plutôt mal que bien à *bocials* dans le passage suivant, relevé par Godefroy, à l'article hospitalier BOCEL :

Ains en aurons .ii. *bocials* mesurés

Entre besans et deniers monées.

(Girard de Viane [éd. Tarbé, Reims, 1850], p. 48.)

Il s'agit là de « boisseaux », comme Tarbé l'indique dans son glossaire. Godefroy rapproche de *bocel* le nom de famille *Boiceau* ; ce nom n'est qu'une variante orthographique de *Boisseau* (cf. Mistral, BOISSÈU). On peut noter aussi que le nom Geoffroy *Bocel* figure à la *Table alphabétique* du 5^e tome de l'*Histoire de Paris* de Dom Félibien et Dom Lobineau.

Nous n'en avons pas encore fini avec le malheureux article BOCEL. On y lit : « Un hanap d'argent doré a bors aiant un *bouchiel* au fons en un escuchon. Autre a .iii. petis *bouchiaux* (1466, Valenciennes, ap. La Fons). » Dans ce texte, comme dans le passage du *Cartulaire de Flines*, daté de 1301 : « .i. hanap d'argent sans piet u il a .i. *konciel* ou fons », relevé par Godefroy, v^o KONCIEL³, où la correction *bouciel* me paraît s'imposer⁴,

1. Cotgrave (éd. 1632), à l'art. BUTTET : « as *Hotte* ; Sauing that it is made of a courser Ozier, called *du Plomb*, or *Plion*, and th'*Hotte* of a finer wicker close wrought » ; cf. aussi Jaubert.

2. Du Ménil, Du Bois, Moisy ; le dernier le cite d'après un texte du xvi^e siècle. On retrouve ce mot, ou des mots apparentés, dans la Vienne, les Deux-Sèvres, la Charente, la Charente-Inférieure et la Gironde ; voir la carte PANIER de l'*Atlas linguistique de la France*.

3. Cf. *Romania*, XXXI, 373 et XXXVI, 262.

4. [La correction en *koverciel*, que j'avais proposée, ne vaut rien. — A. TH.]

nous avons affaire à un diminutif de *boce*, « bosse » ; cf. la phrase « le suppliant vendi le hannap de madre a bosse d'argent a un hennapier », citée par Godefroy, *Complément*, BOCE. Ces mots ont passé en anglais, fait qui nous aidera à les éclaircir. L'on trouve de nombreux exemples, tirés de textes des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, dans le *New Engl. Dict.*, BOSS sb. 1, 3 d, BOSSELL et BUSSELL. La définition donnée sous BOSSELL : « The « print » or ornamental medallion fixed in the bottom of a « mazer » or drinking bowl », bien qu'assez exacte, est peu claire. On comprend mieux la description suivante d'un « madre » anglais de 1578¹ : « Mazer Bowl : wood, with silver-gilt mounting. Inside is a raised boss containing a medallion engraved with the Holy Rood, once enamelled²... »

On doit ajouter d'ailleurs à l'article BOSSEL du *Complément* de Godefroy l'exemple d'un « bouciau d'argent » allégué à l'art. BOUCHEL, « embouchure », et celui de « bouchiaux sur la croisure », rapporté au même endroit avec un point d'interrogation, de même que les textes cités par Gay³, aux art. BOUCHEL et BOUSSEAU.

BOUZÈKLE

BOUZÈCLE, *bousacle*, sont, comme l'on sait, des dérivés modifiés de l'arabe *bouteikha*⁴ ; nous trouvons dans Raschi les formes plus anciennes *bodekes* et *bodecles*⁵. Les glossaires bibliques inédits ont (Nomb. xi, 5) les formes suivantes : D : בִּדְיָקֶלֶשׁ *bodaicles* ; E : בִּזְיָקֶרֶשׁ *busaicres* et F : בִּזְיָקֶיֶשׁ *bosacles*. *Bateha*,

1. Pollen, *Gold and Silver Smiths' Work in the South Kensington Museum* (Londres, 1878), p. 171.

2. A la suite d'un article intéressant de M. Hope sur les « madres » anglais, *Archaeologia*, L, pt. 1, auquel M. Camille Enlart a eu la bonté de me renvoyer, on trouve, p. 187, dans un texte latin daté de Rochester, 1447, la forme *borcellus* ; dans cette forme, comme dans celles que rapporte Godefroy à l'article BORSEL au sens de « enflure », on peut voir l'influence de *bourse*.

3. *Glossaire archéologique*, Paris, 1887.

4. Cf. l'article de M. Thomas, *Romania*, XXXV, 459.

5. Nomb., xi, 5 (*Gloses françaises*, p. 34) et *Kid.* 46 b. M. Brandin suit la leçon du ms. A en transcrivant la première glose *budekes* ; j'ai écrit -o- d'après le témoignage de la plupart des glossaires postérieurs, dont les manuscrits sont aussi anciens que ceux que nous possédons de Raschi.

dérivé d'une autre forme du même mot arabe, se trouve au même passage dans la traduction espagnole de Ferrare; cette forme se rapproche plus de l'arabe que la forme ordinaire de l'espagnol, *badea* ou *badeha*¹.

BUFET

BUFET, *buffet*, au sens de « piquette », a été relevé par M. Brandin², dans un commentaire attribué à Gerschom de Metz. M. Brandin ne justifie cette façon de transcrire les leçons en partie corrompues des manuscrits cités que par un renvoi aux articles BUFFETIER, « marchand de vin, vinaigrier », et BUFETERIE, « vinaigrierie », de Godefroy.

De son côté, M. Subak a proposé³ de lire *pipette*, idée tout aussi absurde que son assertion, peut-être suggérée par une remarque de M. Herzog (*Zeit. f. rom. Phil.*, XXII, 132), que les Juifs français d'aujourd'hui — il ne borne pas la portée de ce qu'il dit à ceux d'origine alsacienne ou allemande — ont l'habitude de prononcer *b* pour *p*.

On trouve dans La Curne de Sainte-Palaye, aux articles BUFFET et BUFFETEUR, des preuves abondantes de l'existence de *buffet* au sens de « piquette » dès 1364. Le mot avait cette signification au moins dès le XI^e siècle; Raschi s'en sert⁴.

Il nous apprend (*l. l.*), d'après le Talmud, que l'on fabriquait le *הביד*, traduit par *buffet*, en versant de l'eau ou sur le raisin déjà pressé ou sur la lie de vin; on sait qu'au XV^e et au XVI^e siècle⁵ le *buffet* se faisait, d'après nos textes, seulement avec la lie de vin.

La formule *vin de* (ou *du*) *buffet* se rencontre plus tard que le simple *buffet*. Le plus ancien exemple est probablement celui

1. La dernière forme est relevée dans Dozy-Engelmann, v^o ALBUDEGA.

2. *Revue des études juives*, XLII, 247, § 18.

3. *Z. f. rom. Phil.*, XXIX, 471.

4. *Pes.* 42 b; ms. Munich 216 héb. : ביפית.

5. Cf. le texte de 1411 cité en note dans La Curne de Sainte-Palaye, à l'art. BUFFETEUR; les *Statuts des buvetiers, vinaigriers et moulardiers d'Amiens*, de 1533, dans Thierry, *Monuments inédits de l'histoire du Tiers État*, tome II, Paris, 1853, pp. 591-5; et en outre la définition de Labbe, rapportée par La Curne de Sainte-Palaye, v^o BUFFET.

que rapporte Carpentier, sans le dater, à l'art. VINUM (v° *vinum buffeti*) dans Du Cange; on trouve un deuxième texte, tiré de Villon (1431-64 +), dans Littré, BUFFET; La Curne de Sainte-Palaye et Godefroy, v° ESPONDILLE, relèvent un troisième exemple dans J. Marot (vers 1463-vers 1523); on en trouve un quatrième de 1533, dans les *Statuts* d'Amiens qu'on vient de citer¹:

Item, ung chacun pour son usaige et non autrement polra faire vinaigre ou *vin de buffet*, pourveu que le vin ou estoffe de quoi il le fera soit bon et souffisant et de son creu, sur paine de amende de quarante solz parisis...

Il est curieux de constater que, d'après Littré, l'expression *vin du buffet* a en français moderne un sens presque directement contraire à celui qu'on vient de voir; on lit, à l'art. BUFFET, 2° « *Vins du buffet*, vins d'une qualité supérieure à ceux qu'on sert d'ordinaire sur la table ».

On ne s'étonnera pas d'apprendre que la définition « vinaigrier, marchand de vin », donnée par Godefroy pour *buffetier*, est inexacte. Comme Carpentier l'a très bien reconnu², le mot veut dire « fabricant, marchand de *buffet*, ou *vin de buffet* ». Les *Statuts des buvetiers* (substitution de l'éditeur au lieu de *bufetiers* qui se lit dans le texte lui-même), *vinaigriers et moutardiers d'Amiens* déjà cités en font pleinement foi. L'erreur de Godefroy en disant « vinaigriers » est d'autant plus excusable, que, d'après ces *Statuts*, et pour des raisons assez évidentes, un même homme jouissait à l'ordinaire des dignités réunies de *bufetier*, *vinaigrier* et *moutardier*. On doit noter aussi que *buffeterie*, traduit par « vinaigrierie », désigne proprement la « boutique d'un *bufetier* ».

Le *Dict. général* note, d'après un texte reproduit dans La Curne de Sainte-Palaye, à l'art. BUFFETER, que *buffeter*, « boire du vin au tonneau³ », a été changé en *buveter* sous Louis XIV, changement dû à l'influence des mots en *bu*-v-. On trouve de

1. Thierry, *op. cit.*, II, 594.

2. Du Cange, BUFETARIUS.

3. On ne cite pas de preuves de l'existence de la signification « altérer le vin destiné à être vendu au détail », apparemment créée par le *Dict. général*.

même dans Robert Estienne (Godefroy, *Complément*, v. BUVETTE), dans Nicot et dans Cotgrave une forme *buvette*, au sens de « piquette », qui est une altération de *buffet*, sous l'influence de *buvette*, « Sippings, tiplings; and particularly the Judges drinkings or Collation » (Cotgrave).

L'histoire de *buffet* dans tous ses sens est encore obscure. En tout cas, on peut noter que dans les deux textes recueillis par Godefroy, BUFFET 2, sous la définition très logique, « espèce de table distincte du banc », le mot a effectivement le sens de « siège » :

Ung *buffet* ont illoekes mis,
Polinices si [*lire s'i*] est assis
Et sor un banc sist Adrastus.

(*Eteocle et Polin.*, Richel. 375, fo 38^{hr}.)

Le roi seoit sur un *bufet* d'argent.

(*Anseis*, Richel. 793, fo 31^{d2}.)

Ce sens est encore vivant en anglais. Le *New Engl. Dict.*, à l'art. BUFFET, sb. 2 « A low stool, a footstool », dit, « In the fifteenth century described as a three-legged stool, but now denoting in the North of England a low stool of any kind, and in Scotland a four-footed stool, « with sides, in the form of a square table with leaves, when these are folded down (Jamieson). » On peut maintenant biffer les mots « Of unknown origin », en tête de l'article qu'on vient de citer.

sur la foi d'une citation un peu vague de Des Periers. Cf. la définition, en partie suspecte aussi, dans Cotgrave, sous BUFFETEURS DE VIN, « Such Car-men, or Boatmen, etc., as steal wine out of the vessels they have in charge, and afterwards fill them up with water ».

1. Le texte critique établi par M. L. Constans, *Roman de Thèbes*, v. 911, est le suivant :

Un faude-stou ot iluec mis,
Polinices s'i est assis ;
De l'autre part sist Tydeüs
Desor un *bufet* de benus.

2. Vers 4975 de l'édition Alton (Tubingue, 1892), dont le glossaire répète religieusement la traduction de Godefroy.

BULAI

BULAIŽ est traduit par « poison (d'après Raschi) », dans l'index de *Br*; cette explication est trompeuse, bien que littéralement vraie. Le mot *bulaiž* représente le latin *bolētus*, dont M. Körting, 1494, note la survivance en ancien français sous la forme *bouloi* (*Glossaire de Tours*, éd. Foerster, l. 144 : *Boletum ro. boloez*). Le mot s'applique dans le passage en question à des champignons vénéneux. B traduit le même mot hébreu בולייץ *boloiz*, D בולייץ *boleiz*, et F בולייץ *boletes* (*sic*, pour *bolets* ou *boleits*). Raschi se sert souvent de ce mot sous la forme *boleiz* dans ses commentaires talmudiques¹. On trouve aussi le mot dans l'*Aruk* de Ratisbonne².

Chonpéys, qui pourrait correspondre à un type purement français *champels*, se trouve dans *Br* comme traduction alternative du mot traduit aussi par *bulaiž*; l'index l'explique vaguement par « plante des champs », d'après la remarque du glossateur, שבוצאין אותן בשדות, « on les trouve dans les champs ». Le mot a le sens de « champignons », et nous offre un exemple de la connection avec *campus* que l'on voit dans *champignon*, *champenoble*, *champignel* et *champigneul* (Godefroy). F, au même endroit, a la forme קונפיינוש *conpainos* = *champaignons*, dont Godefroy rapporte un exemple dans son *Complément*, CHAMPIGNON. Ces formes rappellent le provençal *campagnol*³.

Comme *chonpéys* (קונפייש) « champignon », autant que je sache, est un exemple tout à fait isolé, on pourrait aussi le regarder comme une faute pour *chonpainos* (cf. F), due à l'omission des lettres נו.

CELÉ

CELÉ, *s. m.*, se rencontre d'abord dans Raschi⁴, qui cite de

1. On trouve l'énumération détaillée des passages dans la *Festschrift* pour M. Berliner, p. 238.

2. Perles, *Beiträge*, p. 51. Perles, comme M. Schlessinger dans la *Festschrift* pour M. Berliner, l. l., voit à tort dans la glose la forme savante *bolet*.

3. Cf. Schuchardt dans *Z. f. rom. Phil.*, XXVIII, 156.

4. I, Rois, vi, 9; *Gloses françaises*, p. 54.

Menahem ben Helbo, un contemporain plus âgé, l'explication d'un mot hébreu par « plafond construit de planches sculptées, en français *celed* ». Il ajoute une glose allemande dont la forme est incertaine; deux manuscrits portent *himil* ou *himel*, trois *himelize*, et six, à ce qu'il semble, *bemele* ou *hemeli*. En tout cas, il est sûr que nous avons affaire au sens du mot *Himmel* dont parle M. Kluge¹, « Zur Bedeutung « Zimmerdecke » (besonders in der Ableitung ahd. *himilizzi* mhd. *himelze*) vgl. angls. *húsheofon* resp. *heofonhūs*², ndl. *hemel*, mndd. *hemelte* « Dach ». Ensuite Raschi remarque que les racines de ces deux mots veulent dire « ciel », et il fait une comparaison avec l'expression talmudique שְׁבִי קוּרָה, littéralement « ciel du poutrage », c'est-à-dire, « poutrage d'en haut, plafond ».

De Raschi le terme a passé dans les glossaires postérieurs, qui nous l'offrent ensemble avec des mots apparentés. Le sens d'une partie des membres de ce groupe a échappé aux éditeurs de *Br* parce qu'ils n'ont pas pu se servir de tous les manuscrits; les exemples réunis à l'index, sous *žele*, expliqués par « cacher » ou « recouvrir », ont tous la signification de « plafonner », comme le prouvent les extraits suivants des manuscrits inédits. Sur Jér., xxii, 14 E explique la traduction אֵיִצְלִיץ *e celez* par בּוֹסִיכָה הַגַּג בְּאַרְזִים, « le toit est couvert de planches de cèdre »; de même E sur I. Rois, vi, 9, note à propos de la traduction אֵיִצְלָה *e cela* : צִלְיָה קוּרָה, « ce mot s'applique au poutrage, qu'on appelle *celez*; » B traduit גְּבִים au même vers par צִלְיָה *celez*, = Raschi. Sur Aggée, I, 4, A a l'explication סִפּוֹן בְּאַרְזִים « couvert de planches de cèdre ».

M. Brandin explique³ la glose *la žeüre* de *Br* comme représentant un cas de la chute de l'*l* de *celatura* (sans doute une faute pour *caelatura*), et suggère plus loin⁴ de la corriger en [*la*] *lažeüre*. Nous avons affaire là à une simple faute pour *celeüre*; cf. D : לְצִוְרָה *la celure*; E : לְתִקְרָה *la celuere* (*sic*, faute pour *celeüre*), « poutrage »; F : לְצִוְרָה *la celure*.

1. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 7^e éd., v^o HIMMEL.

2. Faute pour *heofonhrōf*, comme me le fait remarquer M. le professeur J. W. Bright.

3. *Bl.*, p. XIII, n. 5.

4. P. 218.

« la celeüre, ou la traveüre ». F traduit aussi ישררות au même vers par איציראירש e celeüres.

Les textes français ordinaires nous fournissent les exemples suivants qui se rattachent à notre mot :

Remest dedanz la sale anclos
 Qui tote estoit celee a clos
 Dorez, et paintes les meisieres
 De buene oeuvre et de colors chieres ¹.

Un manuscrit a *cielee*; un autre porte *couverte*.

Cielee iert la chambre par art d'entailleor
 De un umbrelenc[?] bien fait, bon fu l'enginneeor;
 Le pavement de suz bien est jonchié a flur,
 Jaunes, indes, vermeilles, qui rendent grant flaoir ².

Dou *celé* de la chambre issoit
 Une main d'or a quoi pendoit
 Cil espreviers moult gentement ³...

Dans ce dernier exemple nous retrouvons le mot qui figure dans Raschi.

This roufe is costly, for it is coloured with azure. *Ce ciellement est fort coustagieux, car il est fort azuré* ⁴.

Dans ces passages, il est évident que *celé*, *celer* ont le même sens que dans les textes rabbiniques ⁵, plutôt que celui de « gestirnt, mit Sternen verziert », qu'indique M. Foerster (1902),

1. Chrétien de Troyes, *Yvain*, éd. Foerster, v. 963 et s.

2. Horn, ms. C, vv. 2709-11, éd. Stengel et Brede, *Ausgaben und Abhandlungen*, VIII; cité par Godefroy, *CIELER*. Le deuxième vers manque dans le ms. H.

3. Cléomadès, 3085-7; cité par M. Söhring, *Romanische Forschungen*, XII, 550, où le regretté A. Tobler indique qu'il faut écrire *celé* au lieu du *cele* du texte imprimé.

4. Palsgrave, *Éclaircissement*, éd. Génin, p. 489; cité par Godefroy, *CIELLEMENT*, « décoration d'un plafond ».

5. Il faut cependant noter que dans le passage obscur et peut-être fautif de Horn, on pourrait attribuer à *cielee* le sens de « lambrissée » (en parlant du plafond et des murs ensemble), qu'on retrouve en anglais (*New Engl. Dict.*, CEIL v.).

ou simplement celui de « ciseler », que donne Godefroy, v° CIELER¹.

On peut ajouter que M. Paul Meyer a rapporté² deux exemples anglo-français de *sileure* (1396), *syllour* (1415), au sens de « ciel delit ». Il indique aussi deux exemples de *celura*, *selura*, au même sens, dans des textes latins écrits en Angleterre³.

Pour ce qui est de l'histoire de notre mot, M. Brandin⁴ l'a rapproché avec raison de l'anglais *ceiling*, sur lequel le *New Engl. Dict.*, CIEL v., a un article très nourri. Les uns, comme Raschi et M. Foerster (1902), le rattachent à *caelum*; d'autres, comme Minsheu (*Guide into the Tongues*, Londres, 1617) et M. Brandin (*Br.*, l. l.), le tirent de *caelare*. Ce qui est en faveur de la dernière supposition, c'est le fait mentionné par Raschi, que les plafonds en question étaient sculptés. Cette circonstance n'a rien de surprenant. On sait, en effet, que le plafond au moyen âge « n'était que l'apparence de la construction vraie du plancher, lequel se composait de poutres et de solives apparentes, plus ou moins richement moulurées et même sculptées⁵ ». Cf. l'intéressant passage, cité par M. Alwin Schultz⁶, du chapitre CLXXII (*De aedificiis*) de l'ouvrage *De naturis rerum*⁷ d'Alexandre Neckam (1157-1217) :

Superponitur tectum, tignis et laquearibus obnoxium. Quid de *caelaturis* et picturis dicam, nisi quia stultitiam patiuntur opes? Sufficerent tecta hiemem summoventia... Scilicet opus erat ut *caelaturae* epistylorum araneorum casses sustinerent⁸.

1. Cf. Schulze, *Glossar zum Romans dou Chevalier au Lyon* (Berlin, 1902) : *cieler*, « schnitzen ».

2. *Revue critique*, 1870, 2^e semestre, 384, n. 2, et *Romania*, XXXII, 53, n. 3.

3. Du Cange, art. CELURA et TESTURA. — [A ces exemples il faut ajouter l'article suivant du *Livre des noms translats de latin en franchois*, recueil du xve s. conservé dans un manuscrit de Turin : « Lacuna, celure » (J. Camus, dans *Bull. de la Soc. des anc. textes franç.*, 1902, p. 103.) — A. TH.].

4. *Br.*, p. XIII, n. 5 ; *Gloses françaises*, p. 54, n. 7.

5. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française* (Paris, 1869), sous PLAFOND. M. Camille Enlart dans son *Manuel d'archéologie française*, I (Paris, 1902), dit, p. 51 : « les panneaux du plafond... [au moyen âge] sont décorés de peinture ou de sculpture. »

6. *Das hofische Leben*, 2^e éd., I, 62.

7. Éd. Wright, Londres, 1863.

8. L'auteur anglais a cru utile d'écrire en marge à côté de la dernière phrase le mot « Ironia ».

Les plafonds se construisaient en général de la même façon dans l'antiquité romaine¹. Nous avons des textes qui le prouvent, et qui jettent en même temps quelque lumière sur *celé*. Le *Thesaurus linguae latinae*, art. CAELO, cite la phrase *tectis caelatis laqueatis* d'Ennius et l'expression *caelata laquearia* de Sénèque. Les académiciens allemands nous apprennent en outre que les épîtres de saint Ambroise (30, 1) reproduisent un vers d'Aggée (I, 4), d'après l'*Itala*, dans lequel apparaissent les mots *in domibus caelatis*. Ils notent aussi que les Septante traduisent ἐν οἰκίαις κοιλόσταθμοις², et que saint Jérôme dit *in domibus laqueatis*. *Caelare* a donc ici, si je ne me trompe, le même sens que le français *celer*. On peut appuyer cette interprétation sur la glose « laquear<ia> : *caelatura* », du précieux glossaire de Reichenau³, dont le manuscrit remonte au moins au commencement du ix^e siècle, comme sur la glose « laquearia : *caelum in domo* » du *Glossarium Amplonianum secundum*⁴, conservé dans un manuscrit, peut-être allemand, du ix^e siècle.

La dernière glose rappelle l'emploi de *caelum* au sens de « intérieur d'une voûte, plafond d'une chambre voûtée », constaté chez Vitruve, et fait songer à la phrase de Manilius signalée par le *Thesaurus*: « sculpentem... laquearia templis Condentemque novum caelum per tecta Tonantis », et à laquelle s'ajoute un exemple tiré d'une inscription païenne de Rome de l'époque impériale. On pourrait voir dans ces mots les traces d'une influence postérieure de *caelum*, le passage où Ennius parle de *tectis caelatis laqueatis* étant beaucoup plus

1. Cf. Durm, *Baukunst der Römer*, dans son *Handbuch der Architektur* (Stuttgart, 1905), p. 244.

2. *Thesaurus linguae graecae*, v^o κοιλόσταθμος : « Laqueatus, Concameratus, Tabulis excavatis tectus. » Il est curieux que les érudits éditeurs du *Thesaurus* (et les hellénistes en général, autant qu'il me semble) n'aient pas noté que l'explication erronée de Cyrille d'Alexandrie, qui dit que κοιλόσταθμος s'applique aux portes, se fonde sur la phrase σταθμὰ κοῖλα θυράων de Théocrite, XXIV, 15.

3. Ed. Stalzer, n^o 902 a.

4. *Corpus glossariorum latinorum*, V, 306, 50. M. Goetz, et, par suite, le *Thesaurus linguae latinae*, qui dépend de lui, ont oublié de relever cette glose au mot CAELUM.

ancien que le témoignage de Vitruve pour *caelum*. En tout cas, il est certain que les deux mots se sont croisés, ce qui était presque inévitable.

Cette association de *caelum* avec *caelare* a persisté. Nous avons noté l'explication de Raschi; les textes allégués par Du Cange¹ et Carpentier à l'art. COELUM I en font foi, comme ceux rapportés par le nouvel éditeur de La Curne de Sainte-Palaye (d'après Littré), sous CHIEL, et par Godefroy, sous BOUCHEL. On peut ajouter à ces citations les exemples qui se trouvent dans les *Quatre livres des Rois*², ainsi que le passage suivant :

Li cieus dessus, qui ferme au mur,
Est pains a or et a azur.

Ces vers sont cités par M. Söhring d'après un texte de *Floire et Blanchefleur*³.

En ancien provençal on trouve de même *cel* au sens de plafond (Levy). L'espagnol *cielo* « plafond » et l'italien *cielo di camera* sont bien connus, et l'on peut noter, en dehors des comparaisons sémantiques de Raschi et de M. Kluge⁴, qu'en grec οὐρανὸς et οὐρανίσκος ont le sens de « plafond voûté », et que le syriaque *schemayyâ* et l'arabe *samâ*⁵ réunissent les sens de « ciel » et de « plafond ».

La forme de *caelatura*, *celure* (cf. aussi *cele*) indique une dérivation de *caelare* plutôt que de *caelum*, de même que le

1. Le texte cité de Thomas Stubbs est intéressant pour le sens du mot. Il provient d'une chronique du XII^e siècle, s'arrêtant à l'an 1147. Le passage parle des bienfaits de l'archevêque d'York Aldred (1061-69), et revêt la forme suivante dans le texte critique du chanoine Raine (*Historians of the Church of York*, Londres, 1886, II, 353) : « ... totamque ecclesiam... superius opere pictoris, quod caelum vocant, auro multiformiter intermixto mirabile arte constravit. »

2. Éd. Le Roux de Lincy (Paris, 1841), p. 248.

3. *Romanische Forschungen*, XII, 600.

4. Les mots germaniques, qui servent en général à l'époque ancienne à traduire *laquearia* ou *lacunar*, pourraient-ils être des traductions du nom latin d'une chose qui n'a pas dû figurer dans la maison germanique primitive que M. Meringer nous a fait connaître ?

5. Qui figure dans la désinence de l'espagnol *zaquizami* : voy. Dozy-Engelmann.

mot *celamen*, qu'on trouve expliqué ou par *laquear*, *solarium* ou par des mots allemands équivalents dans des glossaires du x^v^e siècle étudiés par Diefenbach¹. La forme *celamentum*, qu'on trouve aussi dans ces derniers textes, correspond au *ciellement* cité de Palsgrave. Cf. en outre Du Cange, *CELATUM* et *CAELATURA*.

L'analogie de *laquear* et *lacunar* (cf. aussi le grec *κατινώματα*) appuie l'explication de *celer* par *caelare*, « sculpter ». On pourrait citer aussi le cas de *lambris*, si ce mot dérivait vraiment de *labrusca*. Malheureusement cette idée ingénieuse de Gaston Paris² n'explique pas la forme *lambre*. Ce dernier mot n'a pas le sens de « dallage en pièces de marbre » qu'il lui prête; les exemples qui paraissent appuyer cette manière de voir sont sans doute des cas de *lambre* « ambre jaune³ ». Godefroy relève un exemple de *lambre* dans son *Complément*, à l'art. *AMBRE*, et Diefenbach cite de Konrad von Megenberg un exemple de *lambbar*, qui remonte probablement à la source de ce dernier, l'ouvrage *De naturis rerum* (écrit entre 1233 et 1248) de Thomas de Cantimpré⁴. Voici les passages cités par Godefroy où il me semble, comme aux éditeurs qui ont écrit *l'ambre* dans des passages semblables, qu'il faut entendre « ambre » :

D'iloec entrerent en la cambre
Dont les fenestres sont de *lambre*
Et li pilier de blanc cristal.

(*Athis*, Richel. 375, fo 35^e.)

Li pavemens en fu de *lambre*.
(*Eteocle et Polin...* [*Roman de Thèbes*, éd. Constans, 888].)

Ylles est issus de la cambre,
Entre el palais pavé de *lambre*.
(GAUTIER, *Ysle et Galeron...* [éd. Foerster, 966-7])⁵.

1. *Glossarium latino-germanicum et Novum glossarium*.

2. *Romania*, XVIII, 145.

3. Cf. l'anglais *lamber*, qui vient du français (le *New Engl. Dict.* le tire de *l'ambre*); le provençal *lambre* (Levy, Mistral), le portugais *alambré*, *alambar*, et l'espagnol *alámbar*. Ces formes portent à croire que *lambre* est pour **alambré*; pour l'aphérèse de l'*a*, cf. ital. *limbecco* et port. *limbeque*.

4. *Novum glossarium*. L'édition du *Buch der Natur* de Konrad par Pfeiffer (Stuttgart, 1861) donne *lambra* (p. 463, p. 6).

5. Dans le glossaire des *Œuvres poétiques* de Beaumanoir (Paris, 1885) M. Suchier traduit *lambre* par « revêtement de plaques sur le plancher ou sur les

Dans les autres textes rapportés par le lexicographe on a simplement le sens de « lambris ».

CENPEIL

CENPEIL, *cenpoil*, « feuillet, troisième estomac des ruminants », mot qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, se présente quatre fois dans Raschi. Les manuscrits offrent les leçons suivantes : Sab. 36 *a* : mss. de Paris, 324 héb., צִנְפוֹיִל ; 769 héb., שְׁנִיפוֹאָן ; ms. du Vatican 129, צִנְפוֹיִל ; Londres, B. M. Or. 5975, צִנְפוֹיִל ; Sab. 152 *a* : Paris, 324 héb., צִנְפוֹל ; Munich 216, צִנְפוֹיִל ; Suk. 34 *a* : mss. de Turin, A, II, 9, צִנְפוֹיִל ; Bek. 57 *b* : mss. de Turin A, v, 29, צִנְפוֹן ; A, vi, 47, צִנְפוֹיִל ; Hul. 42 *a* : Oxford, Mich. 237, צִנְפוֹיִל ; mss. de Parme, Rossi 1304, שְׁנִיפוֹל ; Rossi 1309, סְנִיפוֹיִל. A côté de formes plus ou moins altérées, ces leçons offrent et l'ancienne forme *cenpeil* et la forme plus récente *cenpoil*, celle-ci ayant été introduite par les copistes.

Moïse Landau (*ad* Sab. 36 *a* ; cf. sur son œuvre Darmesteter, *Reliques*, I, 173) met justement le mot en rapport avec le latin *centipellio*, qui a le même sens. Kaufmann¹, en parlant de la leçon צִנְפוֹיִל *canpoil* de l'*Aruch* de Berne (1290) compare encore l'italien *centopelle*, et une forme latine *centipellis* citée d'après Nemnich par Grünbaum, *Jüdisch-Deutsche Chrestomathie*, Leipzig, 1882, p. 542. M. Thomas m'apprend qu'il a constaté l'existence de *sempelth* en ancien provençal, et l'on emploie encore en Languedoc et en Dauphiné, d'après Mistral², *cent-peio* et *cent-pelhos*. Honnorat écrit le dernier mot *cenpelhas* (Azaïs : *cenpelhos*), en l'expliquant correctement par « cent peaux », pendant que Mistral traduit « cent loques », ce qui ne s'applique proprement qu'au sens « habit en loques, personne déguenillée » (dauphinois *escentpeia*)³.

murailles » ; M. Constans, dans le vocabulaire du *Roman de Thèbes* (Paris, 1890), l'explique par « parquet ».

1. *Monatsschrift für die Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, XXXIV, 189.

2. Art. CENT-PEIO, placé sous CENT.

3. Cf. lyonnais *sampilli*, dauphinois *sampiha* (Mistral), et messin *chèpoillè*, dans *Romania*, II, 441.

On trouve en Sicile *centupeddi*, que Traina et Mortillaro, sans doute à tort, définissent par « deuxième estomac des ruminants »; cette erreur se retrouve dans les dictionnaires latins courants (Benoist-Goelzer, Georges, Lewis et Short), v^o CENTIPELLIO.

Les mots romans cités remontent tous, plus ou moins directement, au latin *centipellis*, cité par le *Thesaurus linguae latinae* d'après une scolie sur Lucain¹.

Le *Thesaurus* identifie le mot avec *centipellio* sans plus, tout en citant, d'après deux manuscrits, le passage « omenta vocat centipellem ». Quatre ou cinq manuscrits — Weber dit vaguement que le cinquième manuscrit a « similia » — portent, d'après le texte de Weber, « Omentum dicitur mappa ventris, quod vulgus centipellem vocat ». On lit de même dans un glossaire anglo-saxon du x^e siècle² : « Centipillium [*sic*] i. omentum, *filmen* (= « membrane »). » Il faut donc admettre que des scribes du haut moyen âge croyaient que notre mot avait le sens de « épiploon ». Cette signification paraît devoir son existence assez douteuse à une confusion qui s'est produite entre *omentum* « épiploon », et *omasum* « tripe », et aussi, du moins au moyen âge, « feuillet » (cf. Goetz, *Thesaurus gloss. emendat.*, v^o OMASUM). On trouve des traces de cette confusion dans les articles OMENTUM et OMASUM du *Glossarium* de Diefenbach, comme dans une glose de basse époque « omasum vel omentum », rapportée dans le *Novum glossarium*, v^o OMASUM. Nous en avons un témoignage plus solide dans la glose suivante, relevée par Thurot³ dans un commentaire manuscrit du xiii^e siècle sur le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu : « omentum est quoddam intestinum, anglice *felefold* ⁴. »

Nous possédons en tout cas des gloses du x^e siècle qui éta-

1. Éd. Weber, Leipzig, 1831, I, 625. M. Johann Endt, dans son édition des *Annotationes super Lucanum*, Leipzig, 1909, n'imprime pas cette scolie, sans doute parce qu'il la croit postérieure à l'époque classique.

2. Wright-Wülcker, *A Volume of Vocabularies*, Londres, 1884, I, 203, 13.

3. *Notices et extraits des manuscrits*, XXII, 529.

4. *Felefold* = *manifold*, « feuillet »; le *New Engl. Dict.* ne connaît pas le mot anglais dans ce sens, bien qu'on ait une glose du xve siècle, « Scruta, exta i. tripe, anglice *the felvelde* » (Wright-Wülcker, *op. cit.*, I, 610, 38).

blissent l'existence continue de notre mot au sens propre. On lit dans Wright-Wülcker¹, « Centumcilio² i. pellis³ *feleferð*⁴, uel centumpellis ». Le vocabulaire de l'abbé Aelfric contient la glose suivante⁵ : « Centumpellio, *feleferð* ». Un glossaire du xi^e siècle⁶ a « Centumpellis, *feleferð* », et M. Goetz⁷ cite de Papias (v. 1053), « [Omasum], stomachus uel uenter centipellis (= *tentipellio* [l. *centipellio*]) uel uentriculus ».

D'après ces témoignages on peut supposer sans témérité l'existence en latin de centipellis au sens de « feuillet ». Ce mot occupe vis-à-vis de centipellio la même position que versipellis, « loup-garou », prend à côté de versipellio (dans le *Corpus gloss. lat.*). Dans une partie du territoire roman la voyelle tonique du mot s'est modifiée, apparemment sous l'influence de pilus, comme l'indique la graphie *centipillum* portée par quatre des sept manuscrits de la scolie sur Lucain, dont deux (Voss. I et II) du x^e siècle⁸, à côté de la forme « centipillum... *filmen* » de la glose anglo-saxonne. C'est à un *centipillum que semble remonter le français *cenpeil*.

Le messin *sâfoya*, « gras-double »⁹, que Lorrain écrit *cent-feuillat*, en l'expliquant comme une « sorte de gras-double ; F[orésien] *virafouillat*, sans doute ainsi nommé parce qu'il est fait avec le second [*sic*] estomac des ruminants, dit le *feuillet*¹⁰ », occupe une position intermédiaire entre *cenpoil* et *feuillet*. On peut conjecturer que c'est *feuillet* qui a modifié *cenpoil*, mais

1. I, 203, 11-12.

2. Faute pour **centumpilio*?

3. Cf. la glose du xv^e siècle, citée par Diefenbach. *Glossarium*, art. OMASIUM : « omasium i. pellis *paens* ».

4. Sur ce mot, qui signifie « feuillet », on peut consulter les articles de M. Schlutter, *Modern Language Notes*, XV, 421, et *Anglia*, XXVI, 287 ; les germanistes pourront tirer quelque profit de la glose « Centuplex uel -us, *hundert vart* » dans le *Novum gloss.* de Diefenbach.

5. Wright-Wülcker, I, 117, 33.

6. *Ibidem*, I, 380, 7.

7. *Thesaurus glossarum emendatarum*, v^o OMASUM.

8. Cf. Weber et l'édition de Lucain de M. Hosius (Leipzig, 1905), p. LX.

9. *Romania*, V, 219.

10. Cf. Adam : « *Cent-foillot*, panse de bœuf, de vache, Dompaire. »

il nous manque des textes pour déterminer la succession chronologique des trois formes ¹.

Le provençal *sempelh* se rattache peut-être à un *centipellum; si la forme française avait une *l* mouillée — ce qui ne paraît pas très probable — elle aurait la même origine que *sempelh*. Les formes méridionales modernes trahissent l'influence de *peio*, *pibo*, « peau, loque » (Mistral).

L'influence de *centum*, reflétée dans les gloses anglo-saxonnes, a produit les formes *centupellionem et *centupellem; il se peut que des formes en *centu-* aient été à la base des formes de la Gaule que nous avons étudiées; il est sûr que *centupellionem survit dans le sarde *kentupuyone*, cité par M. Meyer-Lübke dans le *Thesaurus linguae latinae*, et que *centupellem a donné le toscan *centopelle* et le sicilien *centupeddi*. L'association avec *folium* dont nous avons déjà vu des traces en France, aidée peut-être par l'existence de *centifolium*, *centofoglie* (Tommaseo), a produit le bolognais *tsintfoi* (M^{me} Coronedi-Berti, qui explique par distraction « premier estomac des ruminants », écrit *xléintfoi*) et l'engadinois *canfolya*. M. Meyer-Lübke relève ces deux derniers dans le *Thesaurus*, en les rattachant à *centipellionem*. On peut ajouter à ce groupe le portugais *centafolbo*. La forme du vénitien *centopezzi*, « feuillet », qui a aussi le sens de « ventre, panse », montre que *pezzo* a modifié *centupellem.

CIMOLS

CIMOLS, « bord d'un vêtement », forme qui n'est pas enregistrée dans les dictionnaires de l'ancien français, se trouve dans Raschi, Erub. 96 *b*, où les trois manuscrits (Paris, 324; Oxford, Bodléienne, Opp. add. 23; Munich, 216) portent צימולש *cimols*, et dans le manuscrit du *Mahzor Vitry* de la Bodléienne, Opp. 59, f. 233 *a*, qui a la même leçon. Le mot est apparenté avec *cimois*, forme qu'on trouve dans le *Mahzor Vitry* imprimé; Schlessinger (§ 152) l'identifie correctement,

1. Cf. les formes limousines *cent-carto* ou *cent-cartos* et *entre-fuei* (Mistral), le marseillais *mau-fueio* (Mistral), l'alpin *marfuelho* (Mistral), l'allemand *blättermagen*.

tout en traduisant à tort, d'après Godefroy, « Schnur, Band, Kordon ». Raschi dit formellement que le mot glosé veut dire « bord d'un vêtement », sens semblable à celui du provençal *cimous*, « lisière, bord d'une étoffe », aussi « ardoise du bord latéral d'un toit » (Mistral)¹. M. Thomas² a expliqué *cimois* comme un dérivé de **cimussium* < *cimussa* « corde » ; dans le *Thesaurus linguae latinae*, art. *CIMUSSA*, M. Meyer-Lübke tire l'italien *cimossa* de *cimussa*, sans rien dire de la forme ordinaire *cimosa*³.

La forme *cimols*, comme le catalan *simolsa*, le carcassonnais *cimoul* (Mistral, *CIMOUS*), les formes *cimourso* dans les Alpes et *cimounso* sur les bords du Rhône (Mistral, *CIMOUSO*), suggèrent qu'une partie au moins de la famille nombreuse de mots au sens de « lisière » répandue en France et en Suisse⁴ remonte à un primitif en -ls- ; on peut trouver un parallèle dans le développement de *mousse*, dont les plus anciens exemples en français et en provençal⁵ ont un *l*. Cf. aussi le développement du latin *dolsa*⁶.

Le poitevin et angevin *cimoin*⁷, dont on a tiré en Anjou le verbe *cimoïner*, « mettre ou porter un *cimoin* » (Verrier), n'est probablement qu'une forme nasalisée de *cimois* ; de même le morvandean *cimot* (Chambure) doit être une altération d'une forme en -os.

COILLIR

COILLIR, « cueillir », a dans Raschi⁸ le sens de « plier, emballer ». Une remarque dans A, plus claire que l'explication

1. D'après Lalanne, *simois* veut dire en Poitou « le haut d'un bas ».

2. *Romania*, XXV, 384 ; voir aussi *Romania*, XXXIII, 217.

3. Cf. aussi Bugge, *Romania*, III, 158.

4. Littré, *CIMOSSE* ; Godefroy, *Complément*, *CIMOSSE* ; Bridel, *SEMOSSA*, etc.

5. Voir les articles de M. Brandin, *Revue des études juives*, XLIII, 83, et de M. Thomas, *Romania*, XXXIV, 198. On prononce *moulsous* pour « mousseux » en Gascogne, d'après Mistral, *MOUSSOUS*.

6. Thomas, *Nouv. Essais*, p. 244.

7. Favre : « Galon qui sert aux femmes de la campagne pour entourer leurs cheveux et les mettre en queue » ; cf. Verrier.

8. II Rois, II, 8 ; *Gloses françaises*, p. 58.

du commentaire imprimé, nous dit : ל' כריכה ולא כריכה במיש « le sens est celui « d'enrouler le manteau, ou plutôt de le « cueillir¹ », de sorte qu'il soit facile de frapper avec lui ». Les manuscrits U et V de Raschi offrent des formes en *conco-* ou *coco-* (cf. Godefroy, CONCUELLIR). Le texte imprimé de Raschi a la glose italienne *piegare* au lieu de la leçon originale ; de même E donne les traductions : ל' אִיפְלוּיָא « *e envelopa... ou e ploia* ». Le sens de « ramasser » que donne l'index de *Br* est inexact.

Cette signification « plier, emballer », se retrouve dans d'autres textes. La Curie de Sainte-Palaye, à l'art. CUEILLIR, a extrait d'une version de *Lancelot du Lac* le passage suivant, en traduisant justement *cueillir* par « plier ».

Et le chevalier qui tant avoit aydé à monseigneur Yvain [*sic*], dit qu'il ne laissera devant qu'il soit guarý : et si fait *cueillir* le pavillon à son neveu, et une coute pointe bien riche : car il pense bien que mestier il aura du pavillon, se gesir le convient hors de la ville.

Godefroy, art. CUEILLIR, donne en bloc comme définition « recueillir, rassembler, réunir, ramasser, prendre, enlever » ; mais le sens de « plier, emballer » est manifeste dans plusieurs des exemples qu'il cite, notamment dans les deux suivants :

Faites le fu esprendre, ces loges alumer,
Vos trefs et vos acubes [*e*] *cuillir* e pleier.

(JORD. FANTOSME, *Chron.* 1277, Michel.)

L'avoir et la vitaille ont troussé et *cueillis*.

(*Gaufrey*, 1338, A. P.)

Je mentionnerai, en outre, les vers 5305-7 de *Durmart le Galois* (éd. Stengel, dont je rectifie la ponctuation) :

Je ne sai qu'ele est devenue,
Car la tente fu destendue,
Cel jour meismes fu *cuellie*.

L'emploi du représentant roman de colligere au sens de « plier » quand il s'agit de tentes, pavillons, etc., n'est pas

1. *Sic* ; B (קליטה) et le texte imprimé de Raschi (קולפ) ont « ramasser ».

particulier au français : on le constate aussi en provençal, en espagnol, etc.

On lit dans *Girart de Roussillon* (ms. d'Oxford, éd. Foerster, v. 305) :

Pois funt *coillir* lo traus e lor braanz¹.

Et dans le *Fierabras* provençal (vv. 3883-4, cités par Raynouard, *Lex. rom.*, II, 433) :

Per totas las alberguasson li grayle sonat ;
Doncx *culiron* los traps et an l'arnes trosat.

De même, dans le *Cid* (éd. Pidal) :

Mandad *coger* la tienda z vayamos priuado (v. 208).
Estas palabras dichas, la tienda es *cogida* (v. 213).
Cogida han la tienda do albergaron de noch (v. 2706).

On trouve déjà en latin classique *vasa colligere* comme terme technique militaire pour « plier bagages », et il est à noter que Plaute emploie² l'expression *vasa colligare* dans le même sens.

Cueillir a encore comme terme de marine le sens de « plier une manœuvre en rond et en ellipse » (Littré). L'espagnol dit *coger la ropa* pour « plier » (Cobarruvias), et le portugais dit *colher os cabos, as velas, as redes* dans le sens de « envolver o que está estendido » (Moraes, 1844).

L'exemple de « *cueillirent* leurs voiles » que Litté cite de Villehardouin, où le contexte indique que *cueillirent* équivaut à « levèrent », ne prouve aucunement que le mot français ait développé un sens tout à fait contraire à celui du portugais *colher* [*as velas*]. N. de Wailly, dans son édition de Villehardouin (Paris, 1872 ; § 379), ici comme au paragraphe 377, a bien fait de suivre le ms. A en lisant *collerent*. Il paraît cependant s'être laissé guider par de sages principes de critique de texte plutôt que par les conseils éclairés de la linguistique, puisque dans son glossaire il range les exemples cités parmi

1. Pour le mot *braanz*, voir l'art. BREHANT « tente, pavillon » de Godefroy.

2. *Pseudolus*, IV, 3, 16.

d'autres qui représentent l'ancien français *couler*, pris dans un sens tout à fait éloigné de celui dont il s'agit ici.

Jal¹ s'est fourvoyé aussi. Égaré par une erreur d'âge vénérable, commise en 1729 par l'Académie espagnole, d'après laquelle *cola* ou *colla*, expression italienne et espagnole au sens de « continuation d'un vent² », aurait signifié « coup de vent maniable et favorable au départ des navires³ », il traduit : « Faire voile. Donner les voiles à la colle ou brise. » Il est clair que Villehardouin se sert d'un mot très connu en ancien provençal (*collar*, *colar* ; Levy, *COLAR*) et en italien (*collare*). Jal cite une définition intéressante de ce dernier mot, d'après Et. Clejrac⁴ : « *Collare*, cioè inalzare o tirar suso e vella [*sic*]

1. *Glossaire nautique*, COLLER.

2. Jal, *vo* COLLA, emprunte à Duez (1674) la définition : « *Cola di vento*, une continuation de vent par plusieurs jours. » Boerio dit de même : « *Cola de vento*, T. mar. dicesi fig. La continuazione di un vento che dura senza alterazione per più giorni. » Ce sens est clairement indiqué dans un texte italien de 1431 cité par Jal, où le mot revêt la forme *colla*. D'après Donadiu y Puignau, *Diccionario de la lengua castellana*, dans les îles Philippines, *cola* a le sens de « viento extraordinario del SO. que suele reinar en las costas de las islas Filipinas y se considera como propio para restablecerse el equilibrio atmosférico. » L'Académie espagnole donne aujourd'hui le mot *colla* (sans doute une graphie fautive de *cola*), défini : « Temporal de continuos chubascos, que precede á los monzones, y á veces produce el baguío. » Rabelais (cité par Jal, COL [I. COLE] et COLE ; cf. Godefroy, art. COLE 4) se sert de *cole* au sens de « coup de vent, bourrasque, » ce qui paraît prouver que Rabelais ne savait pas les langues étrangères aussi bien que le français.

3. Les académiciens espagnols, dans le célèbre *Diccionario de autoridades* de 1729, s'appuient sur un passage de Ribadeneira, reproduit par Jal, p. 660, où il s'agit de l'expression *estar d la colla*, rencontrée encore sous une forme catalane par Jal dans Ramon Muntaner (ch. xcv, éd. Lanz). Cette expression, qui se retrouve sous une forme française dans un texte cité par La Curne de Sainte-Palaye, COLE 1, et par M. Thomas dans la *Romania*, XXVIII, 178, est éclaircie par le passage suivant, relevé par Carpentier (Du Cange, COLA 7) dans les statuts de Gênes : « Non possit tamen fieri interdictum, neque incatenatio vasis, postquam positum fuerit ad *colam* causa, recedendi et navigandi, et intelligitur positum ad *colam*, quando amoverit egumenas a mole seu terra, et recesserit e loco. »

4. *Explication des termes de marine*, Rouen, 1674, p. 542 ; ce texte m'est inaccessible.

a collo, o in collo, quando quella è tirata in cima all'albero. » Jal nie l'existence de cette signification en italien !

Cette note sur *coillir* a été suggérée par le bref renvoi de M. Brandin¹ à l'anglais *coil*, « replier, rouler ». Ce mot, d'après le *New Engl. Dict.*, ne se retrouve pas avant 1611 ; son histoire est maintenant éclaircie. Il n'y a plus de raison d'hésiter à tirer *coil* de l'ancien français *coillir*.

Le *New Engl. Dict.* tire aussi le subst. *quill* « coil », aussi usité dans la phrase *in the* (ou *a*) *quill* « In a body », de *cueillir*, mais il tire le verbe *quill*, verbe, au sens de « plisser une fraise », de *QUILL* sb.², en lui attribuant le sens « to form into small cylindrical plaits or folds resembling a quill ». Cette explication paraît artificielle. M. Skeat (1901) a probablement raison de tirer le mot de *cueillir*, en s'appuyant sur le normand *enquiller* « froncer, plisser », donné par Métivier. Il note aussi que dans la traduction du *Roman de la Rose*, Chaucer rend (l. 1235) la phrase *coillie et jointe* (éd. Michel, v. 1219) en parlant d'une robe par *rideled*, « plissée ». Cette traduction étant assez libre, ce témoignage n'a pas grande valeur. D'autre part, le fait que le prov. *culi* (Mistral) a le sens de « froncer, plisser », favorise l'idée de M. Skeat. Je crois qu'il a raison, mais il faut avouer que son hypothèse attribuée à *cueillir* en ancien français un sens pour lequel on n'a pas cité de témoignage absolument décisif.

EMPRESSER

EMPRESSER a dans *Br*, comme l'index le note à deux reprises à l'art. *onprésa*, le sens de « s'attacher », ou « attacher » ; le mot a le même sens sous la forme *anpréseront*, notée à l'art. *anprés*, et expliquée par « atteindront », et sous celle de *onprésé*, à l'art. *onprésa*, expliquée par « pressé ». Pour *anprésa* « atteint », et *onprésa* « pressa », on peut hésiter ; l'hébreu a le sens de « atteindre », « rattraper », mais l'habitude curieuse des Juifs de traduire un mot toujours de même, sans se soucier du contexte², permet de supposer qu'on a affaire ici au même sens que

1. *Gloses françaises*, p. 58.

2. Cette coutume explique pourquoi M. Thomas (*Essais*, p. 225, n.)

dans les autres passages. Dans les *Reliques scientifiques* de Darmesteter (I, 151, ll. 12-13) le mot hébreu glosé par *seré anpresé* et traduit par « serai pressé », a le sens de « m'attacherai », tandis que celui qui est glosé par *anpresera moi* et traduit à tort par « tu me presseras », a le sens de « s'attachera à moi, m'atteindra » (Gen., XIX, 19). Godefroy, art. EMPRESSER, cite à tort ce dernier exemple sous la définition : « act., presser, serer de près, fouler, harceler ». D'après Godefroy (*ibid.*), Hagins li Juif traduit un passage d'Abraham Ibn Ezra : « Les sourcis de ses ieus seront *empresses* » ; le sens du participe est clairement celui de « collés ensemble ». Le texte hébreu doit donner une forme du verbe דבק.

ÉPLENER

ÉFLÉNÉE, expliqué par « effrénée » dans l'index de *Br*, n'est pas un exemple d'un changement de *-fr-* en *-fl-*, mais une simple faute de scribe pour *éplénée*, « expliquée ». C, qui porte : נְמוּצָת דְּבִינִיָּאָה (devisée, ה ajouté) כְּכּו חֶבֶל נְכוּץ לִשׁ מְפּוּרֶשֶׁת (éplénée, ה ajouté), nous dit formellement que le mot hébreu a ce sens. Comme A porte מְפּוּרֶשֶׁת, qui n'a pas de sens, au lieu de מְפּוּרֶשֶׁת, « expliquée », l'erreur des éditeurs est assez naturelle. B porte : (éplénée) אִיפְלִנִּיָּא ; E a אִיפְרִנִּיָּא (éprenée) ; F אִיפְלִנִּיָּא (éplénée).

ESCHAVISSEMENT

ESC[H]AVISSEMENT, *asc[h]avissement*, se trouve dans le *Mahzor Vitry*¹ comme glose sur le mot כתב, expliqué comme תִּיקוֹן הַכְּתָב, « la formation [ou « forme »] des caractères [des tables de la loi] ». Le mot est un dérivé du verbe enregistré par Godefroy, à l'art. ESCHEVIR 2, « v. a. syn. de parer ? » avec la citation :

Le hanepier orna et *eschavi*,

Puis l'a ouvré moult biel a flours de lis.

(*Girbert de Metz*, ms. Ars. B. L. 180, fo 152.)

trouve le témoignage de Raschi sur le sens du mot *aise* moins formel que l'avait dit Arsène Darmesteter.

1. Cf. Schlessinger, § 135.

Le verbe, d'après l'étymologie du participe *eschevi*, *escavi* donnée par Diez (Körting, 8761), vient du germanique *skafjan*, « former, arranger ». Les leçons des manuscrits suivants, données en partie d'après les notes de Darmesteter, indiquent clairement la forme du mot : manuscrit du Jewish Theological Seminary de New-York : אַשְׁקִיבִימֵנִי ; mss. du British Museum : Ad. 19944, אִישְׁקִיבִימֵנִי ; Ad. 27125, אִשְׁקִיבִימֵנִי (ainsi le ms. d'Oxford Michael 507) ; Or. 2735, אִשְׁקִיבִימֵנִי (avec un ך au-dessus du second י) ; ms. de Parme, Rossi 1309 : אִשְׁקִיבִימֵנִי ; ms. d'Oxford, Michael 311 : אִשְׁקִיבִימֵנִי¹. L'interprétation par **escrivement*, proposée par M. Schlessinger (*l. l.*), est erronée.

ESPIE

ESPIE, « nard indien », dérivé populaire de *spicam*, non encore signalé dans les dictionnaires, se trouve dans deux manuscrits du *Mahzor Vitry* ; le ms. Opp. 59 de la Bodléienne explique ainsi l'hébreu שְׂבִילָה נָרד, « épi de nard », *spica nardi*, אִשְׁפִּיקֵנָרד וְיֵשׁ לְעֶזְרוֹן אִשְׁפִּיָּה, « c'est l'*espiquenard* » ; d'aucuns le traduisent par *espie* ; le ms. de New-York a אִשְׁפִּיקֵנָרד *espique-narde* et אִשְׁפִּיָּה *espie*. Une interpolation maladroite du mot hébreu pour « épi » entre *espice* et *nard* dans le texte imprimé du *Mahzor Vitry*, a empêché M. Schlessinger (§ 19) d'y reconnaître le mot *espiquenard* ; il transcrit dubitativement *espice* ou *aspice*. Les manuscrits et éditions de Raschi sur *Ber. 43 a* et *Ker. 6 a*, traités desquels nous avons très peu de manuscrits, nous donnent des formes ou savantes, ou provençales ou italiennes, dérivées de *spica* ou *spicum* ; il est bien possible que le manuscrit de l'auteur portait la forme proprement française *espie*.

FLADON

FLADON, « flan, pièce de métal qu'on a taillée et préparée pour en faire une pièce de monnaie », se trouve dans Raschi à plusieurs reprises (*Ber. 47 b*, *Er. 31 b*, *Pes. 35 b*, *B. M. 44 a*, *47 b*). La forme est intéressante comme la plus ancienne qu'on

1. Plusieurs de ces mss. portent des formes en *-mont*.

possède du mot français ; on trouve *fladon* au sens de « tarte » dans le *Mahzor Vitry* et dans les *Tosafot*¹.

On trouve l'interprétation erronée de *fladon* « pièce de métal » par *pladon* < *plat* dans Oesterreicher², qui y joint des réflexions plus ou moins judicieuses sur les règles particulières qui régissent le développement du « judéo-français ». Le texte imprimé de Raschi sur *Ber. 47 b* porte *flazon*, qui représente peut-être la forme régulière provençale de notre mot ; en dehors de formes empruntées au français, Raynouard et Levy n'offrent que *flauzon*.

Carpentier (dans Du Cange, art. FLANS) a peut-être raison de penser que dans la citation : « Icelui suppliant presta a Jehan Morel un franc en deniers blancs, appelez *flaons* », notre mot veut dire « espèce de monnaie », plutôt que « flan ». Cependant, il n'est pas sans intérêt de noter que les flans d'argent se « blanchissaient » avant d'être monnayés³, et qu'en anglais, au moins depuis 1695, le mot *blank*⁴ a eu le sens de « flan ».

En ancien catalan (Majorque), par une extension de sens assez semblable à celle que le mot a prise dans le français et dans la plupart des autres langues romanes, *flahó* est venu à signifier « espèce de sceau »⁵. En catalan moderne, en dehors du sens propre de « tarte » le mot a pris le sens de « personne forte et grasse » ; il a aussi une forme féminine *flahona*.

HADIE

HADIE, « cadeau », traduit dans *Br* le nom d'un des sacrifices ; c'est le mot arabe *hadiyya*, représenté par l'espagnol *alfadia* et le portugais *odia*, *adia* (cf. Dozy-Engelmann, art. ALFADIA et ODIÁ). Le même mot hébreu est traduit par *hadiya* dans le vocabulaire arabe contenu dans le *Maqre dardeqe*, dic-

1. Voir Schlessinger, § 29.

2. *Beiträge*, p. 13 ; Oesterreicher suit une suggestion de Moïse Landau, mais sans le citer.

3. Engel et Serrure, *Traité de numismatique au moyen âge*, I, Paris, 1891, p. 11.

4. *New Engl. Dictionary*, sous BLANK, sb. 9.

5. Voir l'article FLAHO des Bénédictins dans Du Cange.

tionnaire hébreu-italien-arabe écrit en 1395 et publié à Naples en 1488.

Les Juifs français se servaient assez souvent de mots arabes ; ainsi on a *ša'farān* « safran » dans *Mahzor Vitry*¹, et le même texte a une glose corrompue, dont le deuxième mot doit sûrement se lire בעסל « en miel » (« en » est en hébreu) d'après les manuscrits de la Bodléienne (Opp. 59 et Opp. add. fol. 14). La forme de la première partie de cette glose est incertaine ; le manuscrit Opp. add. fol. 14 n'a que le mot בעסל. M. Schlessinger (§ 9) a sagement laissé toute la glose inexpliquée².

JONTRE

JONTRE, « bleu de ciel », dans *Br*, est un dérivé du latin *ianthinus*, forme empruntée du grec *ἰάνθινος*, « couleur de violette, violet ». Voici les leçons des manuscrits inédits : F, Exode xxv, 4 ותכלת אֵיִיִנְטְרָא צִמּוֹר צָבוֹעַ בְּדָם חֲרוּזָן וַעֲבֹעוּ יוֹרֵק « *e jaintre* [avec *ai-* pour *a-*, phénomène fréquent dans ce texte], de la laine teinte avec le sang du murex, de couleur גַּנְטְרָא verte », Nomb. xv, 38 : ותכרת בלויף צבע יבוק מן חלמון³ ל"א : גַּנְטְרָא « *blef* [= « bleu »], couleur verte obtenue du murex, d'après une autre traduction, *gantre* [*sic*, pour *jantre*] » ; Esther I, 6 ותכלת אֵיִיִנְטְרָא כִּמְ בַּפְתִּיל תִּכְרֶה « *e jantre* ». G. a, s. v. תכל, la traduction גַּאנְטָא *jante*. La traduction « bleu de ciel », comme l'explication par « vert » donnée dans F, ne doivent pas être prises au pied de la lettre ; A n'offre pas de preuve qu'il ne s'agit pas de « violet, étoffe violette », et l'hébreu est très pauvre en noms de couleurs. Martial se sert déjà du pluriel *ianthina* au sens « vêtements violets ». *Ianthin* jouit d'une existence plus ou moins réelle comme mot savant en français moderne ; cf. Littré, s. v°.

1. Schlessinger, § 18, y voit le français *safran* !

2. Il vaut peut-être la peine de noter que le mot du *Mahzor Vitry* changé dubitativement par M. Schlessinger (§ 137) en *luiteon*, « lutin », est l'araméen טוֹלוֹנִין, « esprits d'ombre ; » la bonne leçon se trouve dans le ms. de New-York, comme dans le ms. Ad. 27,125 du British Museum.

3. *Sic*, pour חלזון.

MORTODÉ

MORTODÉ, « mortalité, peste », dans *Br*, est à retenir comme représentant le latin mortalitatem. La forme du mot n'a rien de savant. On trouve *mortâdê* dans les *Reliques scientifiques* de Darmesteter¹; Godefroy n'a que le verbe dérivé *amortâdir*, d'après la même source. F (sur Genèse, XLII, 4) nous donne la forme מוֹרְטָדִי *morteldê*, dans laquelle, si elle a vraiment existé, on verrait l'influence de *mortel*, pendant que l'ancien provençal *morteudat* (Levy, art. MORTALDAT) paraît trahir l'influence analogique des mots en -elitas.

Mortalitas a été assez vivace en latin vulgaire; aux formes plus ou moins populaires réunies par Raynouard (IV, 268) on peut ajouter le portugais *mortandade* (*Romania*, II, 283), qui, comme l'espagnol moderne *mortandad*, a subi l'influence de la désinence -anitas; l'ancien portugais *morteydade*, *morteidade* (Viterbo) présente un développement normal, de même que l'ancien espagnol *mortalidad*, cité par Raynouard. En sicilien on trouve *murtulitati*, *murtulituti*, et *murtalituti* (Traina). Mortillaro enregistre aussi l'italianisme *murtalitià*. Dans les formes en -tul- on peut voir une assimilation, ou bien l'influence de *mortus. Les mots en -tutini ont pris la désinence tirée par assimilation de -tudinem.

PLENIME

PLENIME, « intègre, parfait », qui se trouve dans F sur Psaumes, XIX, 14², correspond au type latin plenissimus; c'est le représentant le plus pur d'une famille de mots très nombreuse dans *Br*. Le mot doit son sens au fait que le mot hébreu pour « parfait » s'applique, comme le latin *perfectum*, à la perfection ou complétion morale aussi bien que matérielle. On trouve *plenismo* dans le même sens dans la Bible de Ferrare³ et les

1. I, 152, l. 26.

2. פְּלִינִימָה; *plênème*, leçon de M. Aron, *Romanische Forschungen*, XXII, 880, n. 416, est fautif.

3. Par exemple, Gen., vi, 9.

Juifs espagnols en Orient disent encore *plenismo*, mot expliqué de travers par M. Subak (*Z. f. rom. Phil.*, XXX, 146), comme tiré de *plenissimus* au sens de « ganz satt » ! *Br* a *plenimété*¹ et *apleniméx*, qui représentent fidèlement la forme originale du mot français², mais la plupart des formes dans le texte de MM. Lambert et Brandin ont subi des modifications. Une méatèse donne *penimle*, représenté par *penimleté* et *apenimlera*; l'insertion d'un *b* épenthétique donne *penimble*. La lourde masse de consonnes *-mbl-* se réduit, avec l'aide des mots en *-ible*, comme *pénible*, et nous avons *penible*, *apeniblera*. *Plenible* est peut-être une fusion de *plenime* et *penible*; il faut cependant remarquer que ce mot³ est fautif. La leçon de C, *אִיוֹרְפְּנִיבְרִי*, *a lur penibleté*, et le sens de l'hébreu prouve qu'il faut au moins écrire **plenibleté*; et il se peut que *plenible*, que je ne connais que dans ce passage, soit une simple faute de scribe. *Penimté* doit sûrement se transcrire **penimeté*; si cette forme isolée a réellement existé, elle indique que *penimleté* et *plenimeté* se sont croisés.

On trouve dans D et E des formes en *pr-*⁴, qui peuvent se comparer avec le *prenismo* des Juifs espagnols modernes⁵. Sur ce changement cf. M. Meyer-Lübke dans le *Literaturbl. f. germ. und rom. Phil.*⁶ Le seul cas de ce changement que j'ai noté dans *Br* est celui de *afrire* < affligere, qui, comme l'ancien italien *affriggere*, correspond avec les formes savantes *afrigir* et *afrigion*⁷ de la Bible de la maison d'Albe⁸ et la forme *africión* encore usitée parmi les Juifs d'Orient⁹, de même qu'avec la forme populaire *afreir* (cf. *freir* < frigere) qu'on trouve dans le

1. Cf. Bible de Ferrare, Genèse xx, 6 : *plenismidad*.

2. D sur Job xxii, 3 a פְּלִינִימוֹיֵרֶשׁ *plenimoirás*, et le même texte porte Ps. XVIII, 26, שֶׁרֶשׁ פְּלִנִּימִיץ *seras pleniméx*.

3. *Br*, p. 74, l. 41.

4. Par exemple, D et E Prov. xiii, 6, פְּרִנִּימוֹטִי *prenimeté*.

5. Subak, l. l.

6. Tome V (1884), col. 472. Tous les manuscrits de Raschi sur Isaïe xlii, 14, ont *plançon* ou *plonçon*; la forme imprimée *prançon*, correctement interprétée par M. Meyer-Lübke, l. l., est interpolée.

7. Faute pour *africion* ?

8. Genèse xxxiv, 2 ; *Homenaje á Menéndez y Pelayo*, II, 66.

9. *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 164.

Pentateuque de Constantinople de 1547¹ et dans la Bible de 1630².

SOLZ

Une délicate attention de M. Antoine Thomas me permet de publier ici quelques notes que je lui avais communiquées et qu'il aurait pu faire figurer dans sa belle étude sur *souç*, *soucié*³. L'existence au XI^e siècle du mot *solcier* au sens de « confire de la viande dans du vinaigre et des épices » est démontrée par la glose *solcier* de Raschi⁴ où les manuscrits portent les leçons suivantes : Oxford, Mich. 237 : שוליער ; Parme, Rossi 1304 et 1309 : שוליער ; Francfort, Merzb. 133⁵ : שולשיר (le dernier ms. a la forme rajeunie *solser*). Le commentaire de pseudo-Raschi (XII^e siècle ?) sur Ta'an. 24 b se sert du mot *solz* en parlant d'une confiture de végétaux. Moïse Landau a justement mis cette glose en rapport avec l'allemand *sulze*; malheureusement, il croit que l'allemand vient du français. Le *Mahzor Vitry*, en parlant d'un citron (אתרוג) « confit dans du vinaigre ou de la moutarde », se sert de la glose *solciez*, corrigé à tort en **salciez* par M. Schlessinger (§ 113). Le *Semag* (environ 1250) de Moïse de Coucy⁶, nous dit qu'on appelle *socé* « de la viande et des poissons et d'autres choses confites dans du vinaigre et du sel ».

Godefroy a un article SOULT 2, « graisse fondue ? » où l'on trouve réunis un exemple de *souç* cité par M. Thomas et un de

1. Lévitique, XXXIII, 27 אפריאירידיש *afreiredes*.

2. Juges XIX, 24; cf. *Modern Language Notes*, XI, col. 33, où M. Wiener le tire à tort de *a + freir*, combinaison qui paraît se présenter réellement dans l'ancien français *afrire* (Godefroy) et le provençal *africh*, *afrit* (Raynouard, Levy; Mistral, v° AFRI).

3. *Romania*, XXXVIII, 579.

4. Hul. 97 b.

5. Sur ce manuscrit de la *Stadtbibliothek* de Francfort on peut voir le catalogue de la collection de Merzbacher, publié par R. N. Rabinovicz sous le titre *Obel Abraham*, Munich, 1886.

6. Texte qui m'est inaccessible, cité par M. le rabbin M. Güdemann, *Geschichte des Erziehungswesens... der Juden in Frankreich und Deutschland*, Vienne, 1880, p. 73, n. 3.

sous tiré du *Roman de la Rose*¹. Littré avait déjà cité ces deux exemples à l'historique de l'article SAUCE. Godefroy relève en outre l'exemple suivant de *soult* :

Sçavez vous la cause pour quoy,
Quant aucun tue son pourcel,
A ses voisins en fait envoi,
Et leur en donne maint morsel
De l'eschine, du haterel,
Des boudins, d'autres laridiaux,
D'andouilles, jambons, des nombliaux,
Du *soult*, que l'en pragne en gré prie ?

(E. DESCHAMPS, *Poés.*, VI, 241-2.)

La traduction « graisse fondue ? » [comme si le mot venait de *solitus ?], est empruntée à feu le marquis de Queux de Saint-Hilaire. M. Gaston Raynaud, dans le glossaire des œuvres du poète champenois, explique à tort le mot par « graisse de porc ». On trouve de même la traduction « graisse » en marge dans le *Roman de la Rose*, éd. Michel, l. l. *Soult* doit être une formation analogique (cf. *solz*, *solt*, « solde »). Il est évident que dans tous ces cas nous avons affaire au mot qui nous occupe, et dont la forme primitive est *solz*.

On trouve deux autres exemples dans un *Nominale* anglo-normand de la fin du XIII^e siècle, publié par M. Priebisch², sous les n^{os} 113-4 : « hoc succidaneum vel sulcium, *suɜ* ; hec mucida in succiduo, *groin de pork en suɜ* ». M. Priebisch met *sulcium* en rapport avec *sulza*, mais ne dit rien de *suɜ*.

Solz persiste encore en anglais. On a généralement tiré *souse*, « saumure », et *souse*, v., « saler, mariner », de *sauce*. Cette étymologie pêche également contre la phonétique et contre la sémantique. Un témoignage, apparemment tout à fait isolé, allégué par M. Skeat pour établir l'existence d'une forme *sowser* = *saucer*, ne prouve pas grand'chose ; et une *sauce* n'est pas un *souɜ*. Les plus anciens exemples que je puis citer des

1. L'éd. Michel [v. 22,565] comme l'éd. Méon, porte à tort : *soust*.

2. *Bausteine zur romanischen Philologie, Festgabe für Adolfo Mussafia*, Halle, 1905, pp. 534-556.

mots anglais¹ sont ceux du *Promptorium parvulorum*² de 1440, qui dit : « Sowce, mete Succidium. Sowcyn [= « soucier »] Succido. » Le *Catholicon anglicum* de 1483³ porte : « to Sowse : succidiare. Sowse : succidium vel succiduum. »

Les mots d'allure latine dont se sert l'auteur du *Promptorium parvulorum* se trouvent d'après lui dans les œuvres de Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry qui mourut en 1279 ; le *Nominale* de M. Priebisch prouve qu'on se servait d'expressions semblables vers ce temps-là. On peut noter d'ailleurs que des glossaires allemands de basse époque⁴ traduisent de même *succidia* par *pekel* et *succidium* par *sülce*. Nous avons là affaire à du vrai latin de cuisine. On a dû croire que le *succidia*, « quartier de porc, de lard » du latin classique avait quelque rapport avec *souç* et *soucier*. C'est une étymologie doublement savante qui a rattaché au même groupe *succedaneus*, « substitué, suppléant »⁵.

TONJE

TONJE, « tunique », dans *Br*, est intéressant comme dérivé populaire de *tūnica*. La traduction espagnole de Ferrare se sert de *tonga* pour traduire le même mot hébreu⁶. Ce sens est à retenir parce qu'il démontre l'exactitude de l'étymologie de l'espagnol moderne *tonga*, « enduit, couverture », et « couche, assise »⁷, par *tunica*, donnée par l'Académie espagnole. Feu

1. L'exemple de *sulsus* relevé par Du Cange dans Michel Scot (v. 1190-v. 1291) n'entre pas en compte pour la Grande-Bretagne, le philosophe écossais ayant trop voyagé.

2. Ed. Way, Londres, 1865.

3. Ed. Herrtage, Londres, 1881.

4. Voir Diefenbach, *Gloss. lat.-germ.*

5. [Les précieuses observations de M. Blondheim sur l'angl. *souse* sont à rapprocher de l'article tout récent de M. Weekley, paru dans le recueil de la *Philological Society*, séance du 4 février 1910. — A. Th.]

6. Par exemple, II Sam., XIII, 18, *tongas de colores* ; d'après l'indication de M. Subak (*Zeit. f. rom. Phil.*, XXX, 151), le mot persiste encore en judéo-espagnol.

7. Cf. l'italien *intonicare* et l'allemand *tünchen*.

M. Hetzer (*Die Reichenauer Glossen*, p. 51) ne cite que l'italien *tonaca* comme représentant le lat. *tunica* ; M. Pușcariu (§ 895) tire de *intunicare le roumain *întînece* « assombrir, s'assombrir ».

D. S. BLONDHEIM.

INDEX¹

- | | | |
|---------------------------------|------------------------|-------------------------------|
| + abediguar <i>esp.</i> 139, n. | aloes 134 | atemproure 139 |
| abeviguar <i>esp.</i> 139 | + aloeu 134 | atemproure 138 |
| abiviguar <i>esp.</i> 139 | aloéyn, aluéyn 134 | atramentum <i>lat.</i> 138 |
| abundare <i>lat.</i> 140 | aluine 134 | atrampror 138 |
| acer <i>lat.</i> 137 | ambre 160 | atremplierres 138 |
| * adaugère <i>lat.</i> 135 | amortâdir 174 | auunder 140, n. |
| adia <i>port.</i> 172 | anprésere 169 | avijer 139 |
| adulter <i>lat.</i> 135 | aoire 135 | avoite 135 |
| * advivificare <i>lat.</i> 139 | aoiter 135 | avoltre 136 |
| affligere <i>lat.</i> 175 | aombrer 136 | avonda <i>rhét.</i> 140 |
| affriggere <i>ital.</i> 175 | aourer 136 | avonder 140 |
| afreir <i>esp.</i> 175. | apeniblera 175 | avouillage 136 |
| africh <i>prov.</i> 176, n. | apenimlera 175 | avoytement 135 |
| africión <i>esp.</i> 175 | apleniméz 175 | avunda <i>rhét.</i> 140 |
| + afrigion <i>esp.</i> 175 | aran 138 | avuond <i>rhét.</i> 140 |
| afrigrir <i>esp.</i> 175 | aray 137 | avuonda <i>rhét.</i> 140 |
| afrire 175 ; 176, n. | are 136 | ayn 133 |
| afrit <i>prov.</i> 176, n. | aremont 138 | ayréy 137 |
| ain 133 | aréy 137 | badea, badeha <i>esp.</i> 151 |
| aine 133 | aries <i>lat.</i> 137 | baptise 141 |
| alámbar <i>esp.</i> 160, n. | + armont 138 | baste 137, n. |
| alambar <i>port.</i> 160, n. | aroi 137 | bastir 137, n. |
| alambre <i>port.</i> 160, n. | * aroi-père 138, n. | batadis <i>prov.</i> 141 |
| alfadia <i>esp.</i> 172 | aroy 137 | + batdiç 140, n. |
| + alloeu 134 | arrement 138 | batedis <i>prov.</i> 141 |
| aloains 134 | arroy 137 | batediz 140 |
| aloe 134 | 'asal <i>arabe</i> 173 | batediz, -zo <i>esp.</i> 140 |
| aloen 134 | asc[h]avisement 170 | batcha <i>esp.</i> 150 |
| aloen <i>prov.</i> 135 | aspic 171 | bateis 141 |

1. Les mots non qualifiés appartiennent au français ; les formes fautives sont précédées d'une croix, les formes reconstituées, d'un astérisque.

- batez 141
 bâti 141
 batidizo *esp.* 141
 batido *esp.* 141
 bâtir 137, n.
 batisse 141
 batiž 140, n.
 batte 141
 batti 141
 battin 141
 *battet 141
 battuz 140, n.
 bete 141
 blanc 172
 blank *angl.* 172
 blättermagen *all.* 164, n.
 boccetta *ital.* 148, n.
 boccia *ital.* 147, n.
 boce 147, 150
 boce *angl.* 147, n.
 bocel 142
 Bocel 149
 bocelle 148
 boceta *fr.-prov.* 148, n.
 bocha *rhét.* 147
 bochel 142
 bochet 143
 boci *fr.-prov.* 147, n.
 bocials 149
 bodaicles 150
 bodécles 150
 bodekes 150
 Boiceau 149
 boisse 148
 Boisseau 149
 boissel 148
 boisselle 148
 bolc 143
 *boleits 154
 bolciz 154
 bolet 154
 *boletes 154
 *bolets 154
 boletus *lat.* 154
 boloez 154
 boloiz 154
 boquet 143
 borcellus *b. lat.* 150, n.
 borsel 150, n.
 bosacles 150
 bose *angl.* 147, n.
 bosé *fr.-prov.* 147, n.
 bosel *prov.* 142
 bosèta *fr.-prov.* 148, n.
 boss *angl.* 150
 bossa *fr.-prov.* 147
 bossaton 147
 bosse 147-8; 150
 bosse *angl.* 147, n.
 bossel 150
 bossell *angl.* 150
 bosselle 148
 bossereau 148
 bosset 147
 bossetta *fr.-prov.* 148, n.
 bossette 147
 bossi *fr.-prov.* 147, n.
 bot 143-9
 *bot 148, n.
 boteron 146-8
 botesèla *ital.* 144, n.
 boti 146.
 botisèla *ital.* 144, n.
 botress 146
 botte 147, n.; 148
 *botte 148, n.
 botte 146, n.
 bottereau 148
 botticella *ital.* 144, n.
 botticello *ital.* 144
 bottich *all.* 148
 bouc 143
 +boucaille 143
 +boucau 146, n.
 boucau *prov.* 146
 boucaut 143
 boucel 142, -4, -8
 bouche 148
 bouchel 142-4, 150
 bouchelle 148
 bouchiaus 142, -aux 143, -6
 bouchiel 142, -6, -9
 bouciel 149
 Bouissèu 149
 bouloi 154
 bouquanz 144
 +bouquauz 144
 bourse 150, n.
 bous 148
 bousacle 150
 bousseau 142-8, 150
 bousset *prov.* 147, n.
 boussetaud 147
 boussete 147, n.
 bousso *prov.* 146-7
 boussolo *prov.* 148
 bout 143, -6, -8
 bouteille 143-6
 boute 143
 boutec *bret.* 146, n.; 148
 bouteikha *arabe* 150
 bouteille 143
 bouteillon 146
 bouter 149
 bouterelle 148
 bouteron 146
 boutesele 144, n.
 boutier 146
 boutique 148
 boutisele 144, n.
 bouz 143
 bouzékle 150
 boz 144, n.
 boz *rhét.* 147
 boza *rhét.* 147
 božel 142
 bozza *ital.* 147, n.
 bozzetta *ital.* 148, n.
 braanz *prov.* 167, n.

- brehant 167, n.
 buc 143
 buck *angl.* 148, n.
 budekes 150, n.
 bufet, buffet 151, -3
 buffet *angl.* 153
 buffeter 152
 buffeterie 151-2
 buffeteur 153, n.
 buffetier 151-2
 bulai 154
 bulaiž 154
 bus *fr.-prov.* 147
 bus *holl.* 147, n.
 busaicles 150
 busse 147, n., -8
 bussell *angl.* 150
 bustea *b. lat.* 147, n.
 busü *fr.-prov.* 147
 but 143, -9; 148, n.
 but *angl.* 148, n.
 butage 149
 buter 149
 butet 149
 butheisseilles 144, n.
 butia *lat.* 147
 butica *b. lat.* 148
 buticula *lat.* 147, n.
 butillon 149
 butsche *all.* 147
 *butta *lat.* 143
 buttarius *b. lat.* 146
 *butte 148, n.
 butte *angl.* 148, n.
 buttet 149
 *buttia 147-8
 butticella *lat.* 144
 *butticellum *lat.* 144
 butticus *b. lat.* 148
 buttis *lat.* 143-4, -8, -9
 butze *all.* 147
 buveter 152
 buvetiers 152
 buvette 153
 bužel 142
 caelare *lat.* 157, -60
 caelaturalat. 155, -9
 caelum *lat.* 157-9
 campagnol *prov.* 154
 campus *lat.* 154
 čanfolya *rhét.* 164
 çanpoil 161
 ceiling *angl.* 157
 cel *prov.* 159
 celamen *b. lat.* 159
 celamentum *b. lat.* 159
 +celatura *lat.* 155
 +cele 156 n.
 celé, -led, -lez 154-6
 celer 155-6
 celeüre, celure 155-6;
 157, n., -9
 +celuère 155
 celura *b. lat.* 157
 cenpeil 161
 cenpelhas, -os *prov.* 161
 cenpoil 161
 centafolho *port.* 164
 cent-carto *prov.* 164, n.
 centfeuillat 163
 cent-foillot 163, n.
 centifolium *lat.* 164
 centipellio *lat.* 161
 centipellis *lat.* 161-2
 *centipilium *lat.* 164
 centipillium *b. lat.* 162
 centipillum *b. lat.* 163
 *centipilum *lat.* 163
 centofoglie *ital.* 164
 centopelle *ital.* 161
 centopezzi *ital.* 164
 cent-peio *prov.* 161
 cent-pelhos *prov.* 161
 +centumcilio *b. lat.* 163
 centumpellio *b. lat.* 163
 centumpellis *b. lat.* 163
 centupeddi *ital.* 162
 *centupellem *lat.* 464
 *centupellionem *lat.* 164
 champaignon 154
 *champels 154
 champenoble 154
 champignel, -neul, -non
 154
 chèpoillè 161, n.
 chiel 159
 *chonpains 154
 chonpéys 154
 ciel 159
 ciellement 156-60
 cielo *esp.* 159
 cielo *ital.* 159
 cieler 156
 cieus 159
 cimoïn 165
 cimoiner 165
 cimois 164
 cimols 164
 cimosa *ital.* 165
 cimossa *ital.* 165
 cimosse 165, n.
 cimot 165
 cimoul *prov.* 165
 cimounso, -rso *prov.* 165
 cimous *prov.* 165
 cimussa *lat.* 165
 *cimussium *lat.* 165
 coger *esp.* 167
 coil *angl.* 169
 coillir 165
 cola *b. lat.* 168, n.
 cola *esp.* 168
 cola, colla *ital.* 168
 colar *prov.* 168
 cole 168, nn.
 colher *port.* 167
 colhir *prov.* 167
 colla *cat., esp.* 168, n.
 +colla *esp.* 168, n.

- collar *prov.* 168
 collare *ital.* 168
 coller 167
 colligare *lat.* 167
 colligere *lat.* 166-7
 concueillir 166
 conpainos 154
 couler 168
 cueillir 166
 culi *prov.* 169
 deviholavet *b. lat.* 136
 *deviolare *lat.* 136
 devivoler 136
 doladizo *esp.* 142
 doleiz, doliz 141-2
 dolsa *lat.* 165
 +éflénée 170
 eigen *all.* 133
 ein, eine 133
 einz 133
 empresser 169
 en 133
 entre-fuei *prov.* 164, n.
 envelopa 166
 éplénée 170
 éplener 170
 éprenée 170
 esbivlar *esp.* 136, n.
 escavi 171
 escentpeia *fr.-prov.* 161
 eschafiour 144, n.
 eschavir 170
 esc[h]avisement 170
 eschevi 171
 +escrivement 171
 espic 171
 espie 171
 espiquenard, -de 171
 *exviolare *lat.* 136, n.
 eyréy, 137
 feleferd, -rp *angl.* 163
 felefold *angl.* 162
 felvelde *angl.* 162, n.
 feuillet 163
 fladon 171
 flahó *cat.* 172
 flahona *cat.* 172
 flaon 172
 flauzon *prov.* 172
 flazon *prov.* 172
 freir *esp.* 175
 frigere *lat.* 175
 fruchiguar *esp.* 139
 frutigar *cat.* 139
 +gantre 173
 hadie 172
 hadiya *arabe* 172
 hemel, etc. *b. all.* 155
 heofonhrôf *angl.* 155
 +heofonhus *angl.* 155
 himel, -mmel, etc. *all.* 155
 húsheofon *angl.* 155
 ianthin 173
 ianthina, -nus *lat.* 173
 idolum *lat.* 142, n.
 intonicare *ital.* 178, n.
 întúnec *roum.* 177
 *intunicare *lat.* 179
 jaintre 173
 jante, -tre 173
 jontre 173
 kentupuyone *ital.* 164
 +konciel 149
 labrusca *lat.* 160
 lacunar *lat.* 159 n., 160
 lambar *b. lat.* 160
 lamber *angl.* 160, n.
 lambre 160
 lambre *prov.* 160, n.
 lambris 160
 laquear *lat.* 160
 +lazéure 155
 limbecco *ital.* 160, n.
 limbeque *port.* 160, n.
 +luiton 173, n.
 manifold *angl.* 162, n.
 marfuelho *prov.* 164 n.
 Mathieu Salé 135, n.
 Mathusalem 135
 mau-fueio *prov.* 164, n.
 +mortâdé 174
 mortalidad *esp.* 174
 mortalitas *lat.* 174
 mortandad *esp.* 174
 mortandade *port.* 174
 morteidade *port.* 174
 mortel 174
 morteldé 174
 morteüdat *prov.* 174
 morteydade *port.* 174
 mortodé 174
 *mortus *lat.* 174
 moulsous *prov.* 165
 mousse 165
 muchiguar *esp.* 139
 multigar *cat.* 139
 murtalità *ital.* 174
 murtalitutini *ital.* 174
 murtulitati *ital.* 174
 murtulitutini *ital.* 174
 +oceilles 144, n.
 odia *port.* 172
 omasum *lat.* 162
 omentum *lat.* 162
 onpréser 169
 oicele 144, n.
 ouaille 143
 oucele 144, n.
 oueille 143
 outre 145
 palasin 135
 pellis *lat.* 163
 pénible 175
 penible -eté 175
 penimble 175
 *penimeté 175
 penimle, -eté 175
 +penimté 175

- perfectum *lat.* 174
 pezzo *ital.* 164
 piegare *ital.* 166
 pilus *lat.* 163
 +pipette 151
 +pladon 172
 plançon, 175, n.
 plat 172
 +plenible 175
 *plenibleté 175
 plenime -eté 174-5
 plenimez 175, n.
 plenimoiras 175, n.
 plenismidad *esp.* 175, n.
 plenismo *esp.* 174
 plenissimus *lat.* 174
 plonçon 175, n.
 potega *all.* 148
 prançon 175, n.
 prenimeté 175
 prenismo *esp.* 175
 quill *angl.* 169
 ram 137
 ran 137
 *ran-père 138, n.
 réyalme 137
 réyon 137
 réyž 137
 ropaire 138, n.
 sâfoya 163
 +safran 173, n.
 *salciez 176
 samâ *arabe* 159
 sampiha *fr.-prov.* 161, n.
 sampilli *fr.-prov.* 161, n.
 sauce 177
 saucer *angl.* 177
 schemayyâ *sy.* 159
 scheme qorah *heb.* 155
 +seilles 144, n.
 selura *b. lat.* 157
 semossa *fr.-prov.* 165 n.
 sempelh *prov.* 161-4
 sileure 157
 simois 165, n.
 simolsa *cat.* 165
 sincopin 135
 skafjan *germ.* 171
 socé 176
 solcier 176
 *solitus *lat.* 177
 solt 177
 solz 176-7
 soucié 176
 soult 177
 sous 177
 souse *angl.* 177
 +soust 177 n.
 souz 176
 sowce, -cyn, -se *angl.* 178
 sowser *angl.* 177
 spica, -cum *lat.* 171
 succedaneus *lat.* 178
 succidia *lat.* 178
 succidiare *b. lat.* 178
 succidium *b. lat.* 178
 succido *b. lat.* 178
 succiduum *b. lat.* 178
 sulsus *b. lat.* 178, n.
 sulza -ze *allem.* 176-7
 suz 177
 sylLOUR 157
 temperare *b. lat.* 138
 temperatojo *itul.* 138
 temperino *ital.* 138
 tempreure 139
 +tentipellio *lat.* 163
 tonaca *ital.* 179
 tonga *esp.* 178
 tonje 178
 tremper 138
 trempure 139
 tsintfoi *ital.* 164
 tulnin *aram.* 173, n.
 tünchen *all.* 178, n.
 tunica *lat.* 178
 ulceolus *b. lat.* 144, n.
 ulceus *b. lat.* 144, n.
 +ultella *b. lat.* 144, n.
 uter *lat.* 142, -5
 versipellio *lat.* 163
 versipellis *lat.* 163
 vin de [ou du] buffet 151-2
 virafouillat *fr.-prov.* 163
 za'farân *arabe* 173
 zaquizamî *esp.* 159, n.
 zêintfoi *ital.* 164
 želé 155
 zêure 155

INDEX GREC

- ἀσχός 145
 βουτζί, -ίον 147, n.
 βούτζον 147, n.
 βουττίον 147
 ἰάνθινος 173
 κοιλόσταθμος 158
 οὐρανίσκος 159
 οὐρανός 159
 φατνώματα 160

- AIMOND (Ch.). **Les relations de la France et du Verdunois** de 1270 à 1552. P. 1910, In-8. 12 fr.
- Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau.** Tome V, 1909. In-8. 10 fr.
Tomes I à IV. Chaque. 10 fr.
- BÉDIER (J.). **Les légendes épiques.** Recherches sur la formation des chansons de geste. 2 in-8°. Chaque. 8 fr.
- DELISLE (Léopold), de l'Institut, administrateur honoraire de la Bibliothèque nationale. **Instructions élémentaires et techniques** pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une bibliothèque. 1910, quatrième édition, revue. In-8, 94 pages. 2 fr.
- FARAL (Edmond). **Les Jongleurs en France au moyen âge.** In-8 de xi-339 pages. 7 fr. 50
— **Mimes français du moyen âge.** Contribution à l'histoire du théâtre comique au moyen âge. In-8. 5 fr.
- FENNEBRESQUE (J.). **Versailles royal.** 1910. In-8, couv. illustrée. 6 fr.
- GENTIL DE VENDOSME (P.) et Antoine ACHÉLIS. **Le siège de Malte par les Turcs en 1565.**
Publié en français et en grec d'après les éditions de 1567 et 1571, avec 20 reproductions, par H. PERNOT. In-8, xvi-200 pages. 10 fr.
Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue et de la littérature néohelléniques. 3^e série, tome II.
- LACOMBE (H.). **Essai sur la coutume poitevine du mariage au début du XV^e siècle,** d'après le vieux « Coustumier du Poitou ». 1417. Paris, 1910. Fort vol. in-8°. 15 fr.
- LAMI (Stanislas). **Dictionnaire des sculpteurs de l'École française au XVIII^e siècle.** Deux volumes grand in-8. — Préface par H. Roujon. Tome I^{er}. In-8 Jésus xii-441 pages. 15 fr.
- Précédemment parus : **Dictionnaire des Sculpteurs de l'École française, du moyen âge au règne de Louis XIV.** Préface de G. LARROUMET. 1905. Fort vol. in-8 Jésus. 15 fr.
Dictionnaire des Sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV. 1907. Fort vol. in-8 Jésus. 15 fr.
- LANDRY (Adolphe), maître de conf. à l'École des Hautes Études. **Essai économique sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France** de Philippe le Bel à Charles VII. In-8, xvii-219 pages. 7 fr.
- LATOUCHE (Robert), archiviste paléographe. **Histoire du comté du Maine pendant le X^e et le XI^e siècle.** In-8 de viii-205 pages, avec un plan. 6 fr.
- LECOMTE (Ch.). Contribution à l'étude des littératures orales. Tome I^{er}. **Le Parler dolois.**
Étude et glossaire des patois comparés de l'arrondissement de Saint-Malo. Suivi d'un relevé des locutions et dictons populaires. In-8 de 242 pages. 5 fr.
- LEFRANC (Abel), prof. au Collège de France. **Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance** (Tome I^{er}). — MAURICE DE GUÉRIN, d'après des documents inédits. Beau volume, portrait, gravures et facsimilés. 5 fr.
Sous presse : Tome II. Les œuvres inédites d'André Chénier. — Tome III. Molière et les grandes questions de son temps.
- Le PILEUR (Dr), médecin de Saint-Lazare. **Les maladies de Vénus dans l'œuvre de François Villon** avec un document nouvellement interprété. In-8. 1 fr. 50
- MAIGRON (Louis), professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. — **Le Romantisme et les mœurs,** essai d'étude historique et sociale, d'après des documents inédits. In-8 de xix-508 pages, sous couverture romantique. 8 fr.
- MATHIEU (S. E. le Cardinal), de l'Académie française. — **Œuvres oratoires, Lettres pastorales et discours académiques,** avec un avant-propos, un portrait et le discours prononcé aux obsèques, par Maurice BARRÈS. Beau volume in-8 et portrait. 6 fr.
- MAROUZEAU (J.). **L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine** (Extra. *Mémoires Société de Linguistique*). In-8 de 84 pages. 3 fr.
- Mémoires de la Société de linguistique de Paris.** Tome XVI, 3^e fascicule (p. 133-220). In-8. 6 fr.
Récents volumes parus : T. XIV, 6 fasc., 36 fr. — T. XV, 6 fasc., 36 fr. — T. XVI, fasc. I et 2, chaque, 6 fr.
- MISTRAL (Frédéric). **La Genèsi.** Traduction en provençal. — Emé lou latin de la vulgato, vis-à-vis e lou francès en dessouto, par J.-J. BROUSSON, E, en tès-to, lou refra dou felibre. Beau volume in-8 carré avec un portrait et un autographe. 5 fr.
- MONDON (S.). **La Grande Charte de Saint-Gaudens** (Haute-Garonne). Texte gascon du XII^e siècle, avec traduction et notes. In-8 de xxxviii-253 pages. 2 fr. 50
- SÖDERHJELM (Werner), prof. à l'Université de Helsingfors. **La nouvelle française au XV^e siècle.** In-8 de xii-240 pages. 7 fr. 50
- TOLDO (Pietro). **L'Œuvre de Molière et sa fortune en Italie** (Turin). In-8 de 578 pages. 12 fr.
- VALLÉE (F.). **La langue bretonne en 40 leçons.** 2^e édition. In-12, 196 pages. 3 fr. 25 net.

Ouvrages récemment couronnés par l'Institut.

PRIX SAINTOUR (*Académie française*), tout entier décerné pour la première fois à 4 ouvrages de la même librairie :

- 1.000 fr. F. LACHÈVRE. **Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès de Théophile de Viau.** 2 in-8..... 20 fr.
 1.000 fr. **Bulletin du Parler français au Canada**, dirigé par A. RIVARD. Abonnement annuel..... 8 fr.
 500 fr. **Les Amours de P. de Ronsard, vandomois**, commentées par M.-A. DE MURET. Nouvelle édition critique par H. VAGANAY. In-8..... 10 fr.
 500 fr. **Guillaume de Machault. Poésies lyriques.** Edit. CHICHMAREF, 2 in-8..... 25 fr.

PRIX GOBERT (2e) (*Académie française*). E. W. DAHLGREN. **Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique au XVIII^e siècle.** Tome I^{er}. In-8..... 20 fr.

PRIX BORDIN (*Académie française*). Ch. DROUHET. **Le Poète François Mainard.** In-8..... 10 fr.

PRIX THÉROUANNE (*Académie française*). A. LE MOY. **Le Parlement de Bretagne et le pouvoir royal au XVIII^e siècle.** In-8..... 10 fr.

PRIX SAINTOUR (*Inscriptions*). OPPITEN D'APAMÉR. **La Chasse.** Publié par P. BOUDREAUX. In-8..... 7 fr.

Déjà couronné par l'Association des Études grecques. Prix ZOGRAPROS.

PRIX MARCELIN-GUÉRIN (*Académie française*). Gérard GAILLY. **Un académicien grand seigneur et libertin au XVII^e siècle. Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amies.** In-8..... 6 fr.

PRIX DE COURCEL (*Académie française*). F. LOT et L. HALPHEN. **Le règne de Charles le Chauve.** In-8..... 8 fr. 50

PRIX FURTADO (*Académie française*). **La Revue de Hongrie**, mensuelle..... 30 fr.

PRIX DELALANDE-GUERINEAU (*Inscriptions*). STUREL J. Amyot, traducteur de **Plutarque.** In-8..... 12 fr.

— DOUTREPONT. **La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne.** In-8..... 12 fr.

PRIX BORDIN (*Inscriptions*). **Lettres néo-babyloniennes.** Introduction, transcriptions et traductions, par François MARTIN..... 7 fr. 50

— **Chronographie de Mâr Elie Bar Sinaya**, métropolitain de Nisibe, trad. par L. DELAPORTE.

Récompenses au concours des Antiquités nationales :

2^e MÉDAILLE. H. COURTEAULT. **Le bourg Saint-Andéol.** In-4..... 25 fr.

MENTIONS. D^r FAY. **Lépreux et Cagots du sud-ouest de la France.** In-8..... 18 fr.

— FLEURY-VINDRY. **Les Parlementaires français au XVI^e siècle.** Tome I^{er}, livr. I et II, chaque..... 6 fr.

Antoine THOMAS, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris. **Le comté de La Marche et le Parlement de Poitiers (1418-1436).** Recueil de documents inédits tirés des Archives nationales, précédé d'une étude sur la *Géographie historique de la Marche aux XIV^e et XV^e siècles*. In-8 de LXXIX-314 pages, avec carte en couleurs..... 12 fr.

Georges MILLARDET. **Recueil de textes des Anciens dialectes landais.** Avec une introduction grammaticale, des traductions en dialectes modernes, un glossaire et une table des noms de lieux et de personnes. In-4 de LXVIII-340 pages..... 15 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Par J. GILLIÉRON et EDMONT

Prochainement 35^e et dernière livraison. — Complet : 875 fr. (facilités de paiement). Cre important ouvrage sera augmenté de prix dès son achèvement. — **Cartes muettes** : Petit format : 0 fr. 15. Grand format : 0 fr. 30.

MÉLANGES OFFERTS A M. ÉMILE CHATELAIN

Membre de l'Institut, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études,
Conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris

par ses élèves et ses amis

Fort volume in-4 de xvi-668 pages et 36 planches en phototypie..... 50 fr.

Ces mélanges de bibliographie et de paléographie, offerts au savant auteur de la *Paléographie des classiques latins*, tirés à 501 exemplaires numérotés ont recueilli 476 souscripteurs.

MÉLANGES DE PHILOGIE ROMANE

ET D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

offerts à M. Maurice Wilmotte

à l'occasion du 28^e anniversaire de son enseignement

1 tome en 2 volumes in-8^e et planches (*presque épuisé*)..... 20 fr.